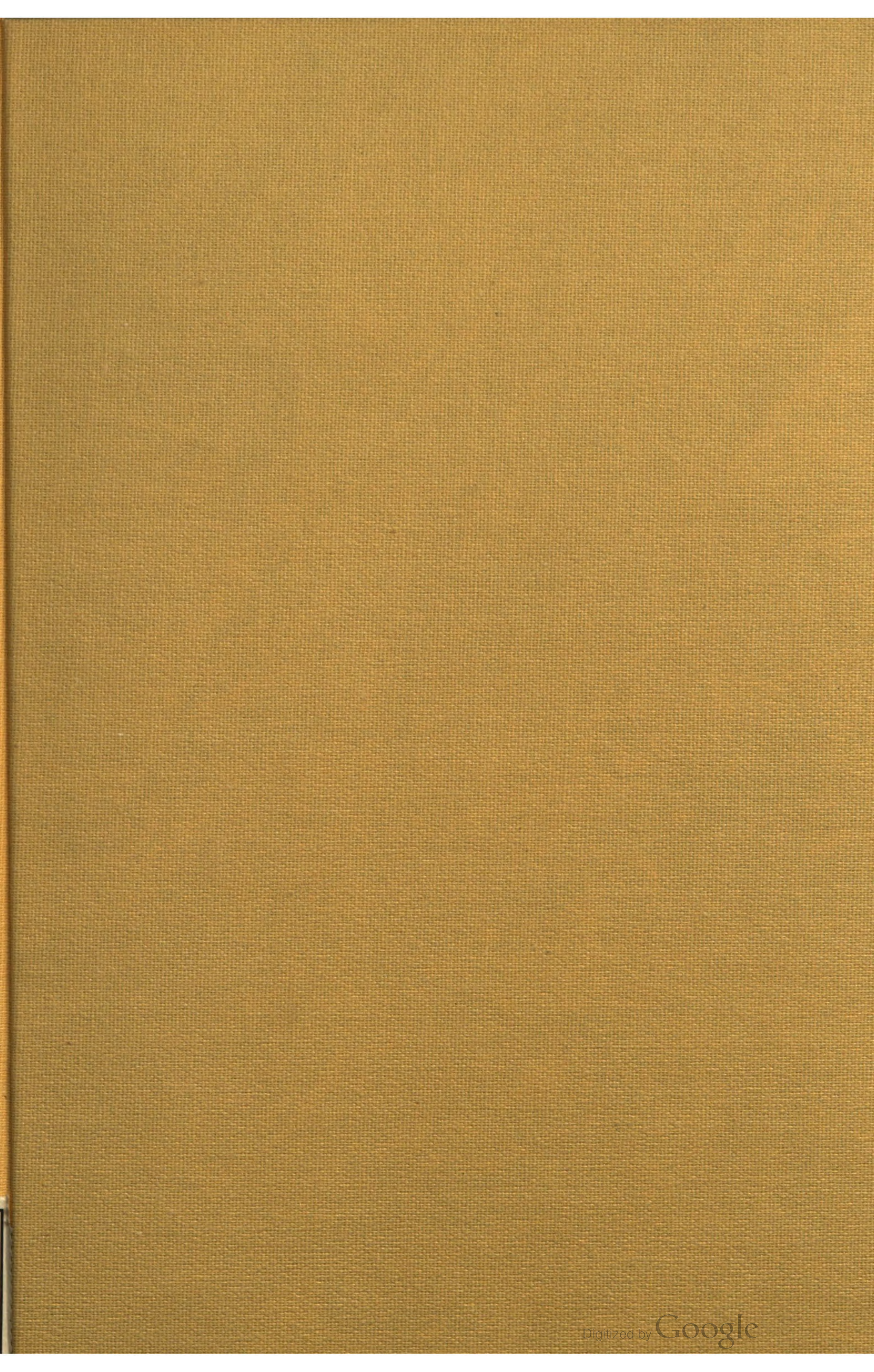




ESSAI

SUR

LI ROMANS D'ENEAS.



ESSAI

SUR

LI ROMANS D'ENEAS

D'APRÈS LES MANUSCRITS

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

PAR

ALEXANDRE PEŸ

Ancien élève de l'École normale, agrégé de l'Université.



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1856.

ESSAI

SUR

LI ROMANS D'ENEAS.

Ne sont que trois materes à nul home entendant
De France et de Bretagne et de Rome la grant.

Les poëmes du cycle carlovingien se distinguent par une inspiration originale et puissante qui les rend presque dignes du nom d'épopées; ceux du cycle breton, par une attachante peinture de la chevalerie parvenue à son apogée. Le cycle gréco-romain se recommande par un autre genre d'intérêt : il montre comment les poëtes du moyen âge ont compris et interprété l'antiquité, quel parti ils ont tiré des admirables modèles que leur avaient laissés les anciens, quelle influence enfin les lettres grecques et latines ont exercée sur les littératures modernes avant la renaissance. C'est ce que M. Talbot a déjà fait voir dans son excellent travail sur le roman d'*Alexandre;* mais nous osons dire que l'examen du roman d'*Eneas* peut être plus instructif encore à ce point de vue et contribuer davantage à la solution des diverses questions que nous venons d'indiquer. Lambert le Cort, en se bornant à demander aux historiens anciens un nom fameux et de romanesques traditions, ne s'engageait pas, comme Benoît de Sainte-More, à suivre une voie tracée déjà par le génie antique, à refaire et à embellir un des chefs-d'œuvre de la muse païenne. L'*Eneas* offre donc ce que ne peut offrir l'*Alexandre,* c'est-à-dire le curieux spectacle d'un trouvère luttant contre un des plus grands poëtes du siècle d'Auguste, le traduisant quelquefois, le parodiant souvent (sans le vouloir, bien entendu), et la plupart du temps substi-

tuant aux classiques beautés de l'original des ornements plus appropriés au goût du XIIe siècle.

Notre imitateur de Virgile a eu l'honneur d'être imité à son tour : l'*Eneide* du minnesænger Henri de Veldeke n'est guère qu'une traduction libre du poëme français, et nous avons ainsi les éléments d'une double comparaison qui ne manquerait assurément ni d'intérêt ni d'utilité (1). En attendant que nous puissions l'entreprendre, nous allons essayer de faire connaître le roman d'*Eneas* par une analyse rapide et quelques citations d'une certaine étendue.

La Bibliothèque impériale nous a fourni quatre manuscrits :

A. Nº 7535 (Cang.), XIII[e] siècle, le plus complet, sinon le meilleur des quatre.

B. Nº 7515. Après l'explicit du Brut d'Angleterre, qui est aussi contenu dans ce volume, le copiste nous apprend qu'il a terminé son travail *au mois de mai* 1292. Nombreuses lacunes.

C. Nº 6737 (Colb.), XIV[e] siècle. Lacunes.

D. Nº 7189 (Cang.), XIII[e] siècle. Bon et ancien texte, dit M. P. Paris, et, en effet, l'écriture en est magnifique : malheureusement il est tronqué vers la fin, et l'on n'y trouve ni la dernière bataille entre les Troyens et les Rutules, ni le combat d'Énée et de Turnus.

Quand Ménélas eut mis le siége devant Troie (c'est ainsi que commence notre roman), il ne quitta pas la ville qu'il ne l'eût prise. Entrés dans ses murs par trahison, les Grecs mirent tout à feu et à sang ; ils n'épargnèrent ni prince, ni duc, ni comte. Cependant Eneas, averti par sa mère Vénus, parvint à s'échapper. Il sortit de la cité en flammes, tenant son fils par la main, et faisant porter derrière lui son vieux père. Pendant le trajet, beaucoup de Troyens s'étaient joints à lui, et, quand il fut arrivé sous un grand arbre, il s'arrêta et demanda à ses compagnons s'ils voulaient gagner sous sa conduite quelque terre hospitalière, ou s'ils préféraient retourner sur leurs pas pour venger leurs amis et leurs parents. Trop peu nombreux et trop

(1) Le savant éditeur de H. de Veldeke regrette dans sa préface, datée de Zurich, am Tage d. H. Konrad, 1851, « que le modèle français du poëme allemand *n'ait pas encore été retrouvé.* » M. P. Paris avait cependant déjà publié sa précieuse description des Mss. français de la B. I., où le roman d'*Eneas* est mentionné.

découragés pour prendre ce dernier parti, ils se décident à suivre Eneas. Une étoile leur montre le chemin et les conduit au rivage, où ils trouvent vingt barques appartenant aux Grecs. Ils s'y précipitent, et bientôt ils sont en pleine mer.

Juno qui ert del' ciel deesse
Estoit vers eux molt felonesse :
Forment avoit coilli en hé
Tos cels de Troie la cité,
Del' jujement que fist Paris ;
Por lui haoit tout le païs.
L'oquoison de cel jujement
Voel je mostrer à tous briement.
Ele et Pallas furent un jor
Et Venus la dame d'amor
Jostées à un parlement ;
Discorde i sorvint solement
Une pome d'or lor jeta
Entr' eles trois, puis s'entorna.
Il i ot escrit en gregois
Qu'à la plus bele d'eles trois
Faisoit de la pome le don.
Entr' els en ot grant contençon,
Cascune d'els la voit avoir ;
Mais par altrui volrent savoir.
Le jujement qu'ert en la pome :
Mais ne porent trover nul home
Qui mieus en seust dire voir
Que Paris. A lui vont savoir :
La parole li ont mostrée
De la pome quiert donnée
A la plus bele d'eles trois ;
A lui qui molt savoit des lois
Pour jujement erent venues.
Paris les a bien conneues ;
Cascune d'eles avisa
Et longement les esgarda :
Puis pensa soi quel' jujement
N'en feroit pas hasteement
Sans grant porpens, et rova (1) lor
Qu'à lui repairent al' terc jor,
Si s'en sera mieus porpensés,

(1) De *rogare*.

Dont juchera de lor beltés.
Par grant engin le fist Paris
Que il lor a le terme mis,
Et pensa soi que entretant
L'en venroient offres avant
Et poroit d'eles son bon faire.
Eles se mistrent el' repaire.
Voir eust pensé. Juno première
En est venue à lui arière,
Et promist li qu'el' li donroit
Plus que ses peres en avoit,
Et molt par le feroit rice home,
Mais qu'il li otriast la pome
Et aficast par verité
Qu'ele eust grignor biauté.
Retorna s'en enes le pas.
Est revenue à lui Pallas
Qui est deesse de bataille,
Et proia li que ne li faille,
Od li se tiegne al' jujement,
Et el' li donra hardiment
Et tel pris de cevalerie
Ne trovera jà en sa vie
Nul millor de lui, ne son per;
Ja nel' porra nus sormonter.
Pallas s'en vait; Venus revint
Qui la bataille d'amor tint
Et dame en estoit et deesse.
Cele li a fait tel promesse :
S'a li se tient del' jujement
El' li donra procainement
La plus bele fame del' mont.
Va s'ent. Des offres que li font
Se porpensa en maint endroit
Al' quel des trois il se tenroit;
Car molt covoitast la riquece
Et molt desiroit la proece,
Mais molt li plot la feme plus
Que promise li ot Venus.
Les deesse ne s'atargierent,
Mais à lor terme repairerent :
Lor jujement ont demandé,
Qui que Paris en ait doté.
La pome d'or dona Venus

Et juja qu'ele valoit plus
Que les deux autres de belté.
Puis li fu bien gueredoné ;
Car dame Helaine li dona :
Plus bele fame ne trova.
Pallas et Juno s'en marirent
Et cels de Troies en haïrent ;
Por seul l'ochoison de Paris,
Greverent puis tot lor païs.
Juno vit Eneas en mer :
Molt se pena de lui grever.
Set ans tos plains le travella,
Par plusors mers le demena
Et haoit molt tote sa geste.
A un jor li mut grant tempeste, etc.

La description de la tempête et les plaintes d'Énée dans Virgile sont assez exactement reproduites par le trouvère, et nous pourrions citer plusieurs vers qui traduisent fidèlement le texte latin. Cependant, au bout de quatre jours la tempête s'apaise d'elle-même et Eneas aborde en Lybé. De ses vingt vaisseaux, il ne lui en restait plus que douze. Il parcourt le rivage avec un seul *mescin,* rencontre des cerfs et des biches qu'il abat et répartit entre ses compagnons. Après le repas, il les rassemble autour de lui pour les encourager :

Signor, fait-il, franc chevalier,
Ne vous deves mie esmaier
Se vous aves eu paors
En cele mer maus et dolors :
Ca avant vous delitera
Quant il vous en remenberra.

Il développe assez longuement ce thème consolant que pour goûter le bien il faut avoir connu le mal, et termine en promettant aux Troyens qu'ils finiront par arriver en Lombardie. Pour le moment, il juge à propos d'envoyer à la découverte dix messagers. Ceux-ci, après avoir erré quelque temps, arrivent à Carthage. Le poëte raconte assez brièvement l'histoire de Didon, puis il commence une description fort détaillée de la ville qu'elle avait bâtie, des fossés et des murs :

Iloc sont li mural assis,
Et li quarel de marbre bis

De blanc et d'inde et de vermel
Par grant esgart et par consel
I sont assis tot à compas ;
Tot sont de marbre, d'adamas.
Li mur sont fait à posteaux
Et à pilers et à esmaux,
A bisses, à oisiaus, à flors
Od le marbre de cent colors ;
Sont painturé dedans li mur
A vermillon et à azur.
Tot environ ont fait trois rens
De maignetes par molt grant sens,
D'une piere qui molt ert dure.
Li magnete est de tel nature,
Jà nus hom armés n'i venist
Que la piere à soi ne traisist ;
Tant n'i venissent à haubers
Ne fussent lues (1) al' mur ahers (2).
Li mur erent espes et haut
Qu'il ne cremoient nul assaut
V. c. tors avoit environ, etc.
. . . .
. . . .
Li chemin aloit par desos ;
Grant marchié i avoit todis :
Là vendoit on le vair, le gris,
Kieutes de paile, couvertors,
Pourpres, cendals, dras de colors,
Pieres, espesses et vaissele ;
Marceandise rice et bele
I peust on tous tans trover ;
Ne se peut on porpenser
De ricoise qu'el' mont fust
En cel liu trovée ne fust.
Grans rues ot en la cité
Et palais rices à plenté,
Borjois, manants, etc.
. . . .
. . . .
Set maistres des tors i avoit
Un quens sor cascune manoit :

(1) Bientôt.
(2) Attachés.

Son fié i tenoit et sa terre ;
Se à la vile sordoit guerre,
Cascun conte estovoit servir
Et vij. c. chevaliers tenir.
Qui de defors voit la cíté,
Les murs, les tors, la fermeté,
Les cheminées del' palais,
Jà si rices ne verra mais.
Un teatre ot en la cité
Et grand et large et bien quaré :
De murs fu clos tot environ.
De sor l'entrée a un domon ;
Dedens sont li degré de marbre,
N'i avoit rien qui fust fait d'arbre ;
Bien i a plus de m. degrés, etc.

Près de Carthage on trouve en grande quantité des petits poissons qu'on nomme *concilions* et dans une île voisine on voit des *cocodrisles :*

Serpent fu grant à desmesure
Et de molt diverse nature :
Quant a sa proie devorée,
Puis si s'endort gole baée,
. . . .
El' cors li entrent li oisel,
Et pasturent en son dormant
Ce que mangié ot de devant :
Ne s'espurge pas altrement,
Car n'a noiant de fondement.

Le palais de la reine est si beau que jamais n'en eurent un pareil *Noirons, Cesar* ou *Juliens.*

Molt par est rices li palais,
Par grant nobilité est fais ;
Pains est à or de totes pars ;
Bien i sont paintes les vij ars,
Li cils et la terre et la mer,
Et quanques on set porpenser.
. . . .
. . . .
Les piler furent d'ebenus
Qui sostienent le dois desus
A or taillé d'ivoire blanc,

Et de meisme sont li banc.
Enmi fu li sieges roials
Tailliés a or, fais de cristals :
D'argent i a un escamel
Sel sostienent doi lioncel;
....
....
Les la maisiere tres son dos,
Naissoit un ceps qui molt ert gros;
Onques ne fu tranciés en vigne,
Ains le fist faire la roine.
Li ceps fu d'or et les corgiés
Et les brances bien entailliés;
Li rain naissent molt soltiment
Del' cep molt ordeneement.
Les crapes en sont mervilloses
Faites de pieres pretioses;
Pieres i a de mil manieres;
Forment en sont les crapes cheres.
Bien est la vigne mise en trelle
Desor le dois, à grant mervelle;
Li escaillon sont fait d'argent
Qui sus sostienent le sarment.
X. m. oisiaus a en la trelle,
Grans et petis à grant mervelle;
De fin or sont bien esmeré,
Li menres valt une cité.
Li ceps est gros, covers trestos,
Et li flambail sont par desos :
Quant il vente, si font canter
Les oisiaus tos et voleter;
Lonc sa grandor cascuns i cante.
Qui sel son ot, por nient demande
Harpe, viele, son de corde,
Nul estrument ne nul dolc orge.
Cascuns oisiaus cante à sa guise;
Quant li dame est al' dois asise,
Onques ne finent de canter
A l'asseir et al' lever;
Ne nus oisiaus n'i est à pais,
Tos en retinte li palais;
Quant si cantent n'i ot on gote, etc.

Les tables sont d'un arbre *d'où l'encens dégoutte;* enfin lors-

que Didon est assise *à son mangier,* il n'y a pas d'huissier à l'entrée du palais; elle aimerait mieux être prise ou morte que de fermer son huis ou sa porte. Ces nobles sentiments lui avaient été sans doute inspirés par l'exemple du roi Artus, qui, lui aussi, laissait sa porte ouverte à tous venants pendant qu'il prenait son repas.

Les messagers d'Eneas trouvèrent la reine devant le temple, vêtue d'hermine et tenant à la main une *vergete* d'or ; elle leur fit l'accueil le plus gracieux, et ils retournèrent en toute hâte vers leur maître, qui venait d'être rejoint par le reste de sa flotte.

Fortune torne en molt poi d'eure,
Qui rit al' main al' vespre pleure,
Al' soir est laide, al' matin bele,
Si com el' torne sa roele :
Qui ele met un jor desus
L'autre le retrebuce jus;
De tant com el' l'a mis plus halt
Tant prend il aval grignor salt.

Eneas a donc eu raison de ne se point laisser abattre par l'adversité. Les bonnes nouvelles qu'on lui apporte de Carthage mettent le comble à sa satisfaction, et il convoque ses barons pour leur faire connaître les dispositions hospitalières de la souveraine du pays. Ceux-ci l'engagent à en profiter, et il se dirige avec eux vers la ville. Les Carthaginois admirent les Troyens, qui s'avancent deux à deux, et surtout leur *sire :*

Le cief a blont recercelé,
Cler ot le vis et la figure
Et bele la regardeure.

Didon avait quitté son palais pour venir au-devant des étrangers : elle reçut Eneas avec la plus grande cordialité et s'entretint longuement avec lui. Cependant, par ordre du prince troyen, on était allé chercher sur les vaisseaux son fils Ascanius et des présents pour la reine. Vénus, en voyant emmener l'enfant, est prise d'une secrète terreur, et, pour prévenir un changement dans les dispositions jusqu'ici si bienveillantes des Carthaginois, elle communique à Ascanius par un baiser la faculté d'inspirer de l'amour à ceux qui l'embrasseront après elle.

Puis s'entorna enes le pas,

après avoir bien recommandé que personne ne le baisât pendant le trajet, de peur d'atténuer ou de détruire la vertu qu'elle venait de mettre en lui. En arrivant auprès de son père, l'enfant vole dans ses bras; la reine le prend à son tour dans les siens et l'accole.

Mortel puison la dame i boit.

Elle fait *corner l'eve* par une image *de blanc argent*,

Faite par grant encantement :
A sa bouce tenait un cor
D'yvoire blanc taillié à or.

Voilà donc notre trouvère arrivé au commencement du second livre de l'*Enéide*, et, pendant quelque temps, il suit son modèle d'assez près : seulement il supprime l'épisode de Laocoon, et résume en une quarantaine de vers la destruction de Troie, la mort de Priam, la fuite d'Énée et la mort de son père, c'est-à-dire tout le troisième livre de Virgile et une grande partie du livre précédent. En revanche, il s'arrête avec complaisance sur les amours de Didon et d'Énée : tout à l'heure il écourtait, maintenant il paraphrase. Voici par exemple son portrait de la Renommée :

Fame est molt mervillose cose,
Ele ne fine, ne se repose :
Mil bouces a dont el' parole,
Mil œls, mil eles dont el' vole,
Mil oies dont ele orelle
S'ele ot dire nule mervelle
Que ele puist avant nonchier.
Ele ne fine de gaitier :
Se d'une rien set tant ne quant
De molt petit fet ases grant, etc.

La description a plus de trente vers. Tandis que l'indiscrète Renommée révèle au monde entier le déshonneur de la reine et que ses barons se plaignent qu'elle leur ait préféré

... un home de plus bas prois
Qui ne estoit ne quens ne rois,

un messager envoyé par les dieux vient ordonner à Eneas de partir sur-le-champ pour la Lombardie; non moins docile que dans Virgile, il s'empresse d'obéir. Mais, malgré les précau-

tions qu'il prend pour dérober à la reine ses préparatifs de départ, Didon devine le coup qui la menace.

Car qui aime tostans mescroit,
En dotance est et en paor :
Jà n'ert seurs ne nuit ne jor.

Ici encore l'imitateur se rapproche de l'original, et nous n'avons rien d'important à signaler dans le récit qu'il fait de la dernière entrevue d'Énée avec Didon et de la mort de cette malheureuse reine. Nous mentionnerons seulement l'épitaphe qu'il fait mettre sur sa tombe.

Une epitaife i ont escrit ;
La letre dist qu'iloques gist
Dydo qui par amor s'ocist :
Onques ne fu mieldre paaine,
S'ele n'eust amor soltaine ;
Mais ele ama trop folement
Savoir ne li valut nient.

Mais si l'auteur de l'*Eneas* a fait au quatrième livre de l'Énéide l'honneur de le traduire tout entier, il a jugé à propos de supprimer le cinquième, ou peu s'en faut. En quinze vers il raconte le départ d'Enée de Carthage, son arrivée *aus pors sicains*, les jeux en l'honneur de son père, et nous mène jusqu'à l'apparition d'Anchise, c'est-à-dire jusqu'au vers 720 de Virgile. Après avoir donné à son fils le conseil de laisser en Sicile les vieillards et les femmes, Ancisses l'invite à descendre aux enfers : Sebile l'y pourra conduire,

Une dame qui set d'auguire ;
Des homes est devineresse,
Moult par i a sage prestresse,
Et set quanque encor est a estre ;
De deviner ne sai son mestre :
Del' solel set et de la lune
Et des estoiles de cascune,
De nigremance et de musique,
De retorique et de fusique.

Eneas suit les conseils de son père, non sans avoir auparavant consulté ses barons, aborde à Cumes (*Comes*) où il trouve la prêtresse, et, muni du rameau d'or, descend avec elle aux

enfers. La première partie du sixième livre est assez fidèlement traduite. Citons seulement le portrait de Cerbère :

Cerberus ert d'infer portiers:
Garder l'entrée ert ses mestiers.
Molt par est lais à desmesure
Et de molt orible faiture.
Gambes et piés a tos velus
Et les ortels a tos crocus;
Tels ongles a com uns grifons
Et est couez com uns gaignons (1).
Agu dos a et recorbé
Et le ventre gros et enflé :
Une estrume a desor l'eskine
Et maigre et sece la poitrine;
Espalles grailes et bras fors,
Les mains a teles com un tors.
Trois testes a tel com un chien.
Onques ne vi si laide rien.
Com chiens abaie par costume,
De sa boce salt une escume;
Une erbe en naist mortele et laie,
Nus home n'en boit a mors nel' traie :
Sens mort n'en puet nus hom goster.
Aconta l'ai oi nomer;
Ce est l'erbe que les marastres
Donnent à boire lor fillastres.
Quant Cerberus vit cels venir,
Forment comenca à glatir,
Trestos infers en resona;
De mal talent se hireca;
Les coloevres se comovoient
Qui environ son col estoient,
Ne cessoient d'aiguillonner,
Ne de fermir ne de trambler.
Si grant paor ot Eneas,
N'osa avant aler un pas.

Pour apaiser Cerbère, la prêtresse se mit à dire tout, *belement*, entre ses dents un charme et un enchantement; et, en effet, avant qu'elle eût fini, le monstre s'était couché et endormi. Eneas, rassuré, continue sa route, rencontre, comme

(1) Mâtin.

dans Virgile, Didon qui se détourne et les Grecs qui fuient à son approche, et arrive enfin auprès de son père. Mais c'est en vain que nous chercherions ici les plus beaux vers peut-être de l'Énéide, le *principio cœlum ac terras* et le *mens agitat molem*, et le fameux *tu Marcellus eris*. Ancisses ne parle à son fils ni des Décius, ni des Gracques, ni des Fabius; il passe rapidement de Romulus à César, puis il reconduit Eneas et le fait sortir par la porte *eborine*.

De retour parmi ses compagnons, le chef des Troyens arrive avec eux en Lombardie, où régnait le roi Latin. Trente chevaliers vont de sa part porter au souverain du pays de riches présents :

Une corone et un mantel,
Et un ceptre et un anel
Que li dona par druerie
Dydo quant el' devint s'amie,
Et une cope à chiers emaus
Que li dona rois Menelaus,
Par desos Troie, à un rivage,
Quant à lui ala à message.

Et Eneas se met à construire un château en attendant le retour de ses envoyés.

Ceux-ci furent très-bien reçus par le roi Latin, qui s'empressa d'offrir au prince troyen la main de sa fille, au grand mécontentement de la reine. Les Troyens sont connus pour leur mauvaise foi, dit Amate à son époux. Eneas traitera Lavine comme il a traité Didon, il la laissera après l'avoir honnie, et d'ailleurs quel douaire lui donnera-t-il?

Il li donra molt grant doaire :
Toute la mer qu'il a siglée
Puis qu'il issi de sa contrée.

Latinus reste inébranlable, et la reine irritée envoie un messager à Turnus, le marquis, pour le prévenir de ce qui se passe et l'engager à chasser les Troyens du pays. Le chef des Rutules n'est que trop porté à suivre ce conseil, mais il lui manque un prétexte pour engager la lutte. Un incident fortuit le lui fournit.

Près de Laurente était un château appartenant à un homme de haut parage, nommé Tyrus. Sa fille Silvia avait un cerf

si bien apprivoisé qu'il couchait dans la chambre de sa maîtresse, mangeait le pain dans sa main, buvait le vin dans son hanap et s'agenouillait à ses pieds :

> Tant ert li cers de boue orine
> Que la nuit servoit al' mangier;
> Si ert en liu de candelier
> Devant le pere à la pucele.
> Merveille estoit li teste bele
> Quant uns grans chierges li ardoit
> Sur cascun rain que il avoit :
> Et des que li sire bevoit
> Si se levoit li cers tot droit.
> . . . .
> . . . .
> Ne fu beste si servicable,
> Nus hom ne vit si entendable.

C'est ce cerf merveilleux que vient frapper une flèche lancée par Ascanius. Les frères de Silvia accourent à la tête des vilains de la contrée et fondent sur les vingt écuyers qui escortent le fils d'Eneas. Ceux-ci envoient chercher des renforts au camp, et cent chevaliers arrivent à leur secours. Le fils aîné de Tyrus est tué, ainsi que Dans Galesus, et les vilains s'enfuient dans le château : ils y sont poursuivis par les Troyens et obligés bientôt d'en sortir par une poterne. Les assaillants y pénètrent et y trouvent mille sacs de blé qu'ils emportent à Montalban (ainsi s'appelait la forteresse bâtie par Eneas).

A la nouvelle de ces actes de violence, Turnus rassemble ses barons, et le trouvère nous en fait le dénombrement : c'est d'abord Mezentius avec son fils Lausus, et Aventinus, et Messapus,

> Fils Neptuni, le deu marage,

et Claudius, et enfin Camille dont il nous fait une longue description. Il dépeint les traits de son visage, son costume, les harnais de son cheval et son cheval lui-même.

> Onques ne fu tant gente beste :
> Le cors ot tot blanc et la teste,
> Le topet noir, et les orelles
> Ot ambes dos totes vermelles;
> Le col ot bai et fu bien gros
> Les crins indes et vers par flos ;

Tot ot vaire l'espalle destre
Et ot bien grise le senestre ;
Le pis devant ot loninés
Et fu tos bruns par les costés,
Et fu tos noirs desor les alves;
Les dos gambes devant sont falves,
Les dos derrier roge com sans;
Les quatre piés avoit tos blans;
Noire ot la coe une partie,
L'autre blance tote crespie.

Turnus tient conseil : Mezentius l'engage à ne commencer les hostilités contre les Troyens qu'après les avoir d'abord fait *araisoner*, puis défier. Mais Messapus répond que ces formalités sont inutiles envers des gens qui ont déjà pris un chastel et tué plus de cent habitants, et son avis prévaut. Pendant ce temps, Eneas, qui s'attendait à être attaqué, faisait fortifier Montalban : il avait fait planter sur la plus haute tour son gonfanon,

Qui fu de porpre od letres d'or,

au milieu des mille enseignes et pennons brodés d'or, qui sur le chastel venteloient à la bise. Mais ni les hauts murs, ni les fossés profonds qui l'entouraient ne pouvaient rassurer Vénus sur le sort de son fils : elle voulut avoir pour lui des armes divines et alla trouver Vulcans, son seigneur, qui moult était sage de forger. Notre trouvère insère ici le récit des amours de Mars et de Vénus, que Virgile n'avait pas cru devoir recommencer après Homère.

Vulcans, réconcilié avec la mère d'Eneas, fabrique d'abord un casque tout resplendissant de pierres précieuses, puis un écu,

D'une coste d'un grant pisson
Qui est en mer : cetus a non.

Il le décore de larges bandes d'or et l'orne d'une escarboucle

Qui par nuit jete tel' clarté
Come solax el' mois d'esté.

Il forge ensuite l'épée, et, pour l'essayer, il en décharge un coup sur son enclume, large de sept pieds, épaisse de neuf, et que trente bœufs n'auraient pu remuer. L'épée la tranche en

deux et glisse jusqu'en bas. Enfin la lance sort des mains du dieu, et Vénus y attache une enseigne que Mars lui avait donnée quand il en fit s'amie, et qui avait été ouvrée par Pallas luttant contre Arannes.

En envoyant ces armes à son fils, Vénus l'engage à aller solliciter les secours du roi Evandre. Eneas part, non sans avoir auparavant consulté ses barons. Les Arcadiens célébraient une fête en l'honneur d'Hercule vainqueur de Cacus. A la vue d'hommes armés qui s'approchent du rivage, ils se croient menacés, et Pallas, le damisel, marche au-devaut des envahisseurs un dard à la main; mais les Troyens montrent des rameaux d'olivier, ce qui était en ce temps

Signe de pais entre paiens,

et Eneas, conduit auprès du roi, lui demande son alliance contre Turnus, et lui promet que, s'il la lui accorde, il sera désormais son vassal.

Tote m'onor tenrai de toi,
La segnorie t'en otroi.

Evandre, dans sa jeunesse, a été à Troie; il a connu Ancisses et a reçu de lui divers présents, un chien, un arc, des sagetes et un cor. Il consent donc sans peine à s'allier aux Troyens. Trop vieux pour commander lui-même ses troupes, il mettra à leur tête son propre fils, après l'avoir armé chevalier.

Cependant Turnus avait appris par ses espions le départ d'Eneas : comptant avoir meilleur marché des Troyens en l'absence de leur chef, il fit mander *ses conestables* et alla mettre le siége devant Montalban. Mais le château était bien fortifié, et le bouillant roi des Rutules rôda tout un jour autour de ses murs sans pouvoir rien entreprendre contre ses défenseurs. Furieux de n'avoir point réussi à les attirer dans la plaine, il brûla leurs vaisseaux qui étaient attachés au rivage, et ne se retira qu'après avoir posé lui-même les sentinelles qui devaient surveiller les assiégés. Ceux-ci, de leur côté, faisaient bonne garde :

A la porte ot mis Eneas
Un chevalier qui la gardast;
N'en avoit nul que plus prisast;
Nisus ot nom, si fu molt preus.

L'épisode de Nisus et d'Euryale est un des morceaux que le trouvère a traduits le plus exactement : comme dans Virgile, les deux amis prennent congé d'Ascanius, pénètrent dans le camp des ennemis, et le massacre des Rutules endormis commence. Ils en avaient bien tué trois cents quand ils arrivèrent au pavillon de Ramnes,

..........qui molt fu sages,
D'oisiaus savoit tos les languages,
Et molt savoit bien deviner
Et jeter sors et enchanter ;
Sos siel n'avoit si bon devin.

Mais sa science ne le sauva pas ; Eurialus le tua ; puis, ayant aperçu un peu plus loin un *elme cler*, il le ramassa et s'en para. Ce fut l'éclat de ce casque qui trahit les deux Troyens. Un *quens*, nommé Volsens, qui venait de Laurente, voit briller l'acier poli : Eurialus est pris, et Nisus, qui est parvenu à s'échapper, s'arrête et se demande si son ami est tué ou captif.

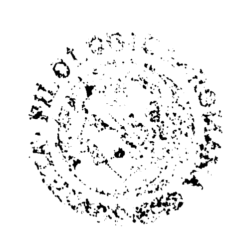
Mais je quide bien vraiement
N'est encore mors mes amis :
Je sens mon coer, il est tos vis ;
Se il sentist dolor mortel,
Mes cuers le sentist altretel.

De ce raisonnement un peu subtil, il conclut qu'Eurialus est encore vivant, et revient sur ses pas pour le délivrer. Il est accablé par le nombre et périt avec son ami.

Le lendemain matin, les Rutules sortent de leurs tentes et montrent aux Troyens les têtes des deux infortunés. Les assiégés s'esmaient fortement (il n'est pas question de la mère d'Euryale) et n'en repoussent pas moins avec vigueur trois assauts successifs. Turnus fait alors lancer contre eux le feu grégeois, mais sans succès, car

il furent garni d'aisil,

qui a la propriété d'éteindre isnèlement le feu inextinguible. Bravades et mort de Romolus, un *sororge* de Turnus. Exploits et mort des deux géants Pandarus et Becias. Le roi des Rutules pénètre dans le chastel et s'y trouve un moment renfermé ; mais les Troyens ouvrent les portes pour laisser rentrer quel-



ques-uns des leurs qui étaient restés en dehors, et Turnus en profite pour s'échapper :

A grant peine s'en est estors;
Molt en fu liés, quant il fu hors.

Le lendemain la bataille recommence : arrivée d'Eneas qui fait des prodiges avec l'épée que Vulcans lui a forgée. Pallas aussi se distingue à la tête des Arcadiens et ose défier Turnus. Les lances des deux guerriers se rompent et tous deux sont démontés à la fois : ils tirent leurs épées et en échangent de rudes coups. Le fils d'Evandre fait voler en éclats les pierres qui ornent le casque de son adversaire; mais celui-ci enfonce son glaive sous le haubert de Pallas :

Mors est; ne li puet mais caloir
Qui qui puisse la feme avoir,
Ou soit Turnus ou Eneas.

Le vainqueur voit briller au doigt du mourant un anel

Que Eneas li ot doné;
D'or i avoit bien plus d'un' once,
Od un lion fait d'un' jagonce.

Il l'en dépouille, mais un jour il s'en repentira,

Car por l'anel l'estut morir.

Tandis que Turnus s'emparait de cet anneau, un archer, caché dans une nef, lui décocha une flèche qui le blessa légèrement : furieux, il s'élança dans le bateau et tua celui qui l'avait navré. Mais le poids du guerrier avait imprimé à la nef légère une forte secousse; le câble qui la retenait au rivage se rompt, le vent se met à souffler, et voilà Turnus emporté en haute mer. Il ne toucha terre qu'au quatrième jour, sous les murs de la cité où demeurait son père *Dardanus* (*sic*) (1).

Pendant l'absence de leur chef, les Latins opposent à Eneas une vigoureuse résistance. Mort de Lausus. Mort de Messentius. La nuit sépare les combattants, et le lendemain Aventinus vient demander une trêve qui leur est accordée avec empressement. On brûle les morts de part et d'autre, et Eneas, avant d'en-

(1) Dans H. de Veldeke, *Dampnus*.

voyer le corps de Pallas à son père, adresse au mort une apostrophe touchante quoique un peu longue :

Tant par estiés biaus ier matin;
So siel n'avoit si gent meschin,
Em poi d'ore te voi mué,
Noirci et tot descoloré!
. . . .
. . . .
Dolce jovente, gentils cose,
Si est de toi com de la rose :
Car, puis que la rose est coillie,
Li solaus l'a tost brusellie.

En recevant le corps de Pallas, son père et sa mère éclatent en plaintes et en gémissements : sa mère surtout accuse les Troyens et les maudit. Evandre fait accomplir les cérémonies d'usage, puis il ordonne de porter son fils en une voûte :

Li volte fu tote roonde;
Plus bele n'ot en tot le monde;
N'i ot fenestre ne veriere
Ne mais une sole deriere.
D'argent estoit tos li chasis,
De jagonces et de berils.
Defors fu tote li maisiere
De bon marbre fors et entiere.
Li qarel sont de mil colors,
Taillé à bestes et à flors.
Li couverture par desus
Fu tote faite d'ebenus;
Une aguille ot amont levée,
De fin argent bien sororée (1).
Tresieté i ot trois pommiaus :
Sor cel amont sist un oisiaus
Qui fu de fin or tresietés.

Pallas, soigneusement embaumé, fut placé dans un sépulcre que soutenaient quatre lionceaux :

Iloc firent dos vers escrire
Qui resonent et volent dire :
En cest tombel gist ci dedens

(1) Surdorée.

Pallas li prox, li biax, li gens
Qui fils fu Evandre le roi ;
Turnus l'ocist en un tornoi.

Le sépulcre fut scellé avec du *betum*, et une lampe d'or suspendue au-dessus :

D'or estoit tote la chaaine ;
La lampe estoit de basme plaine :
Ce fu mervillose riquece.
De besto en estoit li mece,
Une piere que on alume :
Tel matere a et tel costume,
Ja nule fois n'estaindera
Ne nule fois ne deffera.

Nous revenons à Laurente, où Latinus, entouré de ses barons, tient conseil. Vive altercation de Turnus et de Drances ; au milieu de la discussion, on vient annoncer que les Troyens marchent contre la ville. L'assemblée se sépare et l'on court aux armes.

Atant Turnus point le ceval
Et vint juscà la porte aval ;
Illeuc a Camille trovée,
Qui l'atendoit là tout armé.

Il parla à la pucelle et l'engagea à tenir tête aux Troyens en avant de la ville, tandis que lui-même irait se mettre en embuscade dans une *sapoie*.

Camille issi fors au tornoi ;
C. pucele mena o soi.

A la vue de ces femmes qui s'avançaient vers eux couvertes de brillantes armures, les Troyens crurent que c'étaient autant de déesses : pleins de respect et de frayeur, ils se laissèrent d'abord chasser et tuer sans résistance. Mais une flèche lancée au hasard, ayant frappé et fait tomber de son cheval une des *mescines*, ils connurent leur erreur et reprirent l'offensive. Tarchon poussa même l'audace jusqu'à provoquer Camille en l'insultant grossièrement : il paya de sa vie sa témérité. Elle le tua, lui et bien d'autres, jusqu'à ce qu'enfin elle tombât à son tour sous la flèche d'Arrons, au moment où elle dépouillait le prêtre Cores de son beau casque. Une de ses pucelles châtia le meurtrier ; mais la mort de l'héroïne mit un terme au tour-

noi. Les combattants se séparèrent après avoir conclu une trève de huit jours.

Pendant la nuit, Eneas vint asseoir son camp sous les murs même de Laurente : les tentes des Troyens étaient magnifiques, surtout celle de leur chef.

Li tres estoit de c. colors
Tailliés par bendes et par flors ;

Ce pavillon ressemblait à un chastel. Grande fut la stupéfaction des Latins, le lendemain matin, quand ils l'aperçurent : ils crurent que les Troyens avaient, en une nuit, bâti une forteresse en face de leurs murs.

Cependant Turnus pleurait la mort de Camille et présidait à ses funérailles. Son *gentil cors* fut mis sur un tapis, enveloppé d'une *kiute* de *paile,* et l'on plaça sous sa tête un coussin.

La plume en estoit d'uns oisels
Qui en ces terres là sus sont ;
En lor palais li roi les ont :
Cil oisel ont à nom Callade (1).
Tel nature ont qu'un hom malade
Puet on par als bien esprover,
S'il doit morir ou respasser (2)
Que un l'en amaine devant,
Se il doit vivre en avant
Li Callades le set et voit
Enmi le vis li garde droit ;
Et se morir doit de cel mal
Il en mostre signe mortal ;
S'il son cief torne altre partie,
Li malades n'en vivra mie.

Après quinze jours de voyage, ceux qui portent le corps de Camille arrivent en son pays ; longue description de son tombeau.

Une liste ot d'or el' tombel ;
Letres i ot fait à cisel.
Son epitafe i ont escrit,
La letre sone, li vers dit :
Ci gist Camille li pucelle,

(1) Cf. Le Bestiaire divin, éd. C. Hippeau, p. 89 et 204.
(2) Guérir.



Qui molt fu pros et molt ert bele,
Et molt ama cavalerie,
Si le maintint tote sa vie :
En porter armes mist s'entente,
Ocise fu desos Laurente.
Desor la tombe, en milieu droit,
Une caine d'or pendoit :
En le puelie estoit botée ;
D'iloc venoit aval doblée.
A l'un des cief de le caaine
Pendi li lampe qui fu plaine
D'un chier oile de tel maniere
Que molt jetoit clere lumiere.
Cele lampe fu alumée ;
Tos jors ardra mais adurée
Ne ja li fus n'estaindera,
Tos jors iloques ardera
Se on ne le brise ou abat.
Elle ert d'un' jagonce granat :
N'ot de son grant si chier vaissel,
En tot le monde ne si bel.
Li altres cies de la caaine
Qui le lampe conduist et maine
A un piler de travers vint ;
Un colons d'or en som le tint,
Soldés estoit sor la cimaise
De le tombe, ert asses en aise ;
Jamais li lampe ne caira
Tant com li colons le tenra.
Tos tans ades bien le tenroit
Se une cose nel' toloit.
Le destorber vous voel conter
Qui fait alques a redouter.
Un archier ot de l'autre part,
Tresietés fu par grant esgart ;
En droit le colon ert assis
Sor un perron de marbre bis :
Son arc tot entese tenoit
Et cele part visoit tot droit.
Li boions ert si empenés
Et si derciés et acesmés
Que le colon debot ferist
Tantost com li corde traisist.
Li archiers puet longes viser

Et tostans mais l'arc enteser,
Ja n'en istera li boïons,
N'en ara garde li colons,
Se uns las ne destent premiers
Qu'est par engin aparilliés.
Cil las est fait de bone soie,
Ne quit que on jamais tel voie.
A rejetoire ert afaitiés
Et estoit si aparilliés
Qu'il tenoit l'arc tendu tos tens.
Mais s'il venist un po de vens
Qui soflast le rejetoire
Il destendit en icele oire;
Et li archiers donques traisist
Dont fu li caaine rompue
Et li lampe toute espandue.
Or convient de vent se garder
Qu'on nel' laist laiens entrer,
Et com n'i laist nului sofler
Ne cose del' mont adeser;
Car se li boions destendoit
Et li colons ferus estoit,
La lampe seroit lues keue,
Si esteroit tote perdue.

Chaque parti avait enseveli ses morts, et la lutte allait recommencer, quand Turnus déclare qu'il veut mettre un terme à la guerre en provoquant son rival à un combat singulier. Le roi Latin cherche à l'en détourner; mais rien ne peut fléchir le bouillant guerrier : la trève est prolongée de huit jours, et le huitième aura lieu le duel fatal. C'est au moment où Latinus et Amate supplient Turnus de renoncer à son funeste projet que, dans Virgile, Lavinie paraît pour la première et la dernière fois. Cette rapide et gracieuse apparition, à laquelle le poëte romain ne consacre que six vers, a inspiré à notre trouvère un long et curieux épisode que nous allons transcrire en entier.

En sa chambre estoit la roine,
Premiers araisona Lavine :
Fille, fait el', bien sai et voi
Que cis mar est venus par toi
Qui à escil met cest païs
Et dont tant home sont ocis.
Turnus te velt prandre qui t'aime

Et Eneas sor lui te claime
Et par force te velt conquerre;
Mais il le fait plus por la terre
Que il face por toie amor.
Jamais ne t'amerai nul jor
Se puis savoir en nul endroit
Que de s'amor nient te soit.
Lui ne dois tu de rien amer,
Mais ton corage en dois torner,
Et covoiter que Turnus t'ait
Qui por t'amor sa terre lait,
Por toi sole qu'il velt avoir;
Molt par l'en dois bon gré savoir.
Ne l'aimes tu de bon corage?
Par foi tu es de tel aage
Que tu dois bien savoir d'amours
Les leesces et les tristours
Et les regars et les cligniers.
Tu te dois traire volentiers
Envers celui qui forment t'aime;
Et lui qui par force te claime
De tot ton cuer le dois haïr,
Qui ton signor te velt tolir.
Turnus est pros, sel' dois amer.
— Je ne m'i sai pro atorner.
— Et tu l'apren. — Dites le moi
Que est amor? — Ne sai par foi;
Je ne t'en puis nient descrire.
— Qu'en sarai donc se ne l'oi dire?
— Tes cuers t'aprenra à amer.
— Si n'en orai altrui parler?
— Tu nel' soras ja par parole.
— Tos tans en quit dont estre fole.
— Ains en poras tost estre aprise.
— Confaitement, et en quel guise?
— Comence, asses en saras puis.
— Et je comment, quand je ne truis
Qui me die que est amors?
— Je te dirai de ses dolors,
De sa nature que j'en sai;
Bien me sovient que je amai;
A paine en puet dire nient
Qui n'a amé et qui n'en sent.
S'or avoies une infermeté

Mieus saroies par vérité
Des angoisses que sentiroies
Et des dolors que aroies;
Qui t'en vouroit donc demander
N'en saroies mieus raconter,
Qui en seroies bien chertaine
Que je qui en seroie saine,
O je mieus le diroie asés?
— Est dont amors infermetés?
— Nenil, mais molt petit en falt.
Une fievre quartaine valt;
Pire est amor que fievre ague;
N'est pas retor quant on en sue.
D'amors estuet sovent suer,
Et refroidir, fremir, trambler,
Et sospirer et baailler,
Et perdre tot boire et manger,
Et dejeter et tressaillir,
Muer color et espasmir,
Giendre, plaindre, palir, penser,
Et soglotir, vellier, plorer;
Ce li estuet faire sovent
Cil qui bien aime et qui s'en sent.
Tels est amors et sa nature.
Se tu viels metre ta cure,
Sovent t'estavra endurer
Ce que tu m'os ci raconter,
Et asses plus. — N'en ai que faire.
— Porquoi? — N'en puis nient mal traire.
— Cil mals est dols, ne l'eschiver.
— Ainc de bon mal n'oi parler.
— Amors n'est pas de tel nature
Com altres mals. — Je n'en ai cure.
— Et jà est ce tant dolce cose.
— Je n'en ai soing. — Or te repose:
Tu ameras encor ce croi;
Si n'en feras nient por moi.
Ne m'en poras longes deceoir.
Sel' puis savoir ne aperceoir
Que ton coeur voelles atorner
Al' traitor de Troie amer,
A mes dos mains t'estuet morir.
Ce ne poroie je sofrir.
Turnus t'aime, si te velt prandre,

Vers lui dois tu d'amor entendre;
Ames le, fille. — Je ne sai.
— Je t'ai mostré. — Et je m'esmai.
— De coi? — Del' mal, de la dolor
Qui tostans va sivant amor.
— Et jà est ce tels soatume,
Soef trait mal qui l'acostume.
Se il i a un poi de mal,
Li bien s'ensuit tos par ingal :
Ris et joie vient de plorer
Et grans depors vient de pasmer,
Grans liece vient de sospir,
Fresce color vient de palir;
Baisier vienent de baaillier,
Embracemens vient de vellier;
Encore suit li grant dolcors
Qui tost sane les mals d'amors,
Sans erbe boire et sans racine,
A cascun mal fait se mecine;
Ni estuet metre ongent n'entrait.
La plaie saine que il fait;
Se il te velt un poi navrer,
Bien te sara apres saner.
Garde el' temple confaitement,
Amors est painte soltiment,
Et tient dos dars en sa main destre
Et une boiste en le senestre :
Li uns des dars est d'or en som
Qui fait amer, l'altres de plom
Qui fait haïr diversement;
Si navre et point amor forment.
Ensi est pains tos par figure,
Por bien demostrer se nature :
Li dars mostre qu'il puet navrer,
Et li boiste qu'il set saner.
Sor lui n'estuet mire venir
A le plaie qu'il velt garir.
Il tient le mort et le santé.
Lues resane quant a navré.
Molt doit on bien sofrir amor
Qui plaie et saine en un sol jor.
Molt dois estre de li privée;
Desor te pues caindre d'espée;
Bien dois estre de sa maisnie.

S'à lui t'eres aproismie,
Molt ameroies son servise;
En poi d'ore t'aroit aprise
Ce que por moi faire ne vels.
Se tu t'en plains et tu t'en dels,
Totes voies t'embelira;
Se t'en a mal, molt te plaira;
Entens i tu encor nient?
— Quant je ne l'oi, ne sai coment.
— Ne te di-je les trais d'amer?
— Molt me samblent sur et amer.
— Jà vient apres li grans docors.
— Asés en a on mains dolors.
— Amors saine quant a navré.
— Molt est ancois chier acaté.
— De quel cose? — De mal sofrir.
— Molt estuet chier espeneir
Le bien ançois que on en ait.
— Fols est qui a escient fait
Ce dont quide tant mals avoir;
Or l'oi nomer, nel' quier savoir;
Or suis en pais et a repos,
Ne m'i metrai, car je ne os,
En tel destroit dont je n'ai cure.
Fors est li mals à desmesure,
N'entreprendrai oan amor
Dont quit avoir mal ne dolor.
Moult est salvage la mescine;
Atant le laie la roine,
Ne le volt de plus efforchier,
Quant voit que ne li a mestier.

Eneas issi de sa tente
Et esgarda devers Laurente.
Tot desarmés à grant compagne
Fu à ceval enmi la plagne
Qui ert aval desos la tor.
Cil de la vil li pluisor
Vont as creniaus del' mur ester
Por les Troiens esgarder.
Ce dient tos communement
Que so siel n'a si bele gent:
Bien sont vestu et conréé;

Mais tos les passe de belté
Eneas qui lor sire estoit.
Cascuns le loe qui le voit,
Dient que molt est gens et biaus;
Grant los en font par les creniaus.
Lavine fu en la tor sus,
D'une fenestre esgarda jus,
Vit Eneas qui fu desos,
Forment l'esgarda desor tos;
Molt li sambla et bel et gent.
Bien a oi comfaitement
Le loent tos par la cité
Et de proece et de biauté.
Bien le nota en son corage,
Là ù el' fu en son estage.
Amors l'a de son dars ferue.
Ains qu'ele fu d'iloc meue
A el' cangié cent fois color.
Or est cheue es las d'amor :
Voille u non amer l'estuet.
Quant voit qu'eschiver nel' puet,
Vers Eneas a atorné
Tot son corage et son pensé :
Por lui l'a molt amor navrée.
La sajete li est colée
Desi el' cuer sos la mamele.
Tote ert sole la damisele ;
L'uis de la cambre ala fermer.
Revint à la fenestre ester
Là ù recut le colp mortal :
D'iloc regarde le vassal.
Ele comence à tressuer,
A refroidir et à trambler ;
Sovent se pasme et si tressalt,
Soglot, fremist, li cuers li falt;
Dejete soi, sofle et baaille;
Dont l'a amors mise en se taille;
Crie, plore, gemist et brait,
Ne set encor qui ce li fait,
Qui son corage li remuet ;
Demente soi quant parler puet :
Lasse! fait ele, que ai je
Qui m'a soprise, que est ce?
Or ains estoie tote saine,

Or sui tote espamie et vaine.
Dedens le cors une ardor sent :
Mais ne sai prou qu'issi m'esprent,
Qui mon corage me remue
Si que j'en sui tote esperdue,
Dont mes cors seut dolor mortal;
Je ne sai mais se c'est li mal
Dont ma mere m'acontoit ier,
Dont el' me voloit ensagner.
Ne sai amor u com a nom,
Mais ne me fait se tot mal non.
Je quit, mon escient, je aim;
Des or venrai bien à reclaim.
Je sent les maus et les dolors
Que ma mere me dist d'amors.
U est li rasoagemens
La boiste et tos li ongemens?
Ce me disoit ier li roine
Que amor porte se mecine,
Et qu'il saine soef se plaie;
Ne quit que jà socors en aie.
Quant sa mecine me demore,
Ne sai lasse qui me socore;
Je quit que li boiste est perdue
U li pusons est espandue.
Bien sai por tant que je en sent
Que m'a navrée malement.
S'il ne resaine tot ma plaie,
Dont est malvaise sa manaie.
Ahi lasse! tant mals imui;
Jà m'estrangoie je de lui;
Son vengement en a bien pris,
A grant effroi a mon cuer mis.
De sa maisnie m'estuet estre.
Cil m'a saisie à la fenestre
Dont le troien agardoie;
Nule garde ne m'en donoie
Que je l'amaisse à ceste fois.
Molt est par lui mes cuers destrois.
Ore pantoise et or tressalt,
En petit d'ore ai froit et calt.
Le troien m'estuet amer,
Mais il le me convient celer,
Que jà la roine nel' sace

Qui m'en destraint et m'en manace;
Ne velt que à lui aie amor.
Qu'en puis je, lasse, se je plor!
Or l'aim hui, ier m'en ert petit.....
Fole Lavine, qu'as tu dit?
Amors me destraint molt por lui.
Et tu l'eskives, si le fui.
Nel' pui trover en mon corage.
Jà en ert tu ier si salvage.
Or m'a amors tote dontée.
Molt malement t' i es gardée.
Molt m'en ert pou jehui matin,
Or m' i fait traire male fin;
N'aimerai pas longes issi.
Porcoi t'arestoies tu ci
Por le Troien esgarder?
Bien t'en peusses consirer.
Porcoi? ne fu nient savoir
Que le venis ici veoir.
Maint altre en ai je jà veu,
Ainc mais de nul rien ne me fu.
L'on n'aime pas quanques on voit;
Trop par seroie à grant destroit,
Se ne pooie home agarder
Que moi ne l'esteut amer,
Et mervelles en ameroie
U molt poi j'esgarderoie.
Ai je forfait por ce quel' vi?
N'aura amor de moi merci?
Il me navra en mon esgart,
En l'oil m'a pointe de son dart
De celui d'or qui fait amer;
Tost le me fist el' coer coler.
Je quit que sole sui navrée :
Dont m'a amor à tort menée.
Li Troiens ne s'en sent mie,
Ne li est gaires de ma vie
Garder ne daingne ceste part.
Amors l'a point, je quit, del' dart
Qui est de plom, qui fait haïr.
Dont m'en estora il morir.
Lasse! coment porai durer,
Se je ne truis d'amor mon per!
Ce m'est avis que je foloi

Sel' voel amer et il n'aimt moi.
Il estuet dos en une cople,
Et cascuns soit à l'altre sople,
Et face li ses volentés.
Or sai je jà d'amor assés.
Bien me disoit ma mere voir,
Ne pooie pas tant savoir
Par nul altre come par moi.
Molt en suis sage, molt i voi;
Amors à l'escole m'a mise,
En poi d'ore m'a molt aprise :
Amors, molt sai bien ma leçon,
Or ne m'as tu lit se mal non;
Del' bien me redevroies lire.
Or m'a navrée, or soies mire;
Amors, car me sane ma plaie;
Molt est malvaise ta manaie.
Je ne te sai tant bel prier,
Que tu ne voille rien aider.
Tu me maines à grant desroi,
Il m'estora clamer de toi.
A qui ferai je ma clamor?
Qui me puet faire droit d'amor?
Sos qui maint il, en quel justice,
Je ne sai sa reseantise (1).
Sor lui n'a signor en nul liu
Molt tient legierement son fiu.
Car quanqu'il velt a en destroit;
Ne fait por nului tort ne droit.
Amors, tu m'as tornée el' val,
Amors, car m'aliege cest mal.
Amors, en ceste novelté,
Me demaines trop grant fierté.
Amors mis m'as el' cors la rage;
Un sol petit me rasoage
Qui me puisse rasoeler;
Mieus en porai mal enduren.
Je suis une mescine fole :
De novel m'a mis à escole.
Tot ai apris en mains d'un jor,
Les mals, les paines, la dolor;

---

(1) Proprement : droit de *résidence* dû au seigneur.

Forment m'en plaing et molt m'en doel;
Amors, car retorne le foel,
De l'altre part m'i fai garder.
Des ore devroie taster
Del' bien et de la soatume;
El' cors m'as mis une amertume
Pior de suie ne de fiel;
Amors redone moi del' miel;
Si rasoage ma dolor
Par alcune bone savor.
Bien sai des mals que tu sai faire,
Ne mais del' bien ne sai je gaire :
Encor ne m'en as mostré mot.
Que as tu fait de l'antidot
Que soloies od toi porter
A tes males dolors saner?
Amors, troblé m'as mon corage;
Il i part bien à mon visage :
Vis m'est que sui tote muée
Et palie, descolorée.
Ma mere set molt de tel rien,
Ele s'en apercevra bien
A mon viaire, à ma color,
Que soprise sui molt d'amor.
S'el' me demande que je ai,
Et se je aim, que li dirai?
Comment li porai je celer?
El' me verra color muer,
Fermir, trambler et espasmir,
Et sospirer, taindre et palir;
Se je li coil, bien le sara
Al' samblant que ele verra.
Ne puis mentir que ne li die
Que je aim, nel' celerai mie;
Et s'el' me demande apres qui,
Comment li nomerai celui
Dont ele m'a tant devéé?
Se je l'en conois verité,
Elle m'ocira : Et moi que calt?
Altre mecine ne me valt;
Ne quit avoir altre confort
N'altre mecine que la mort.
Je l'ai empris trop folement.
Si deusse faire altrement :

Je ne deusse m'amor pas
Atorner si vers Eneas;
Nus n'en deust aler avant;
N'en deusse plus amer l'un,
Mais bel semblant faire à cascun,
Et faire si comment qu'alast :
Liquels qui d'als me desrainast
Ne m'en peust savoir mal gré
Que l'altre eusse ancois amé.
Ne sai que est à avenir :
Si deusse m'amor partir
Que cascuns l'eust ingalment;
Ne me nuisist je quide nient.
L'un et l'altre deusse atraire;
Ensi deusse je bien faire;
Se les amaisse amb dos issi,
Dont ne falsisse à un ami :
Liquels qui fust mors et venqus,
Je eusse l'un de mes drus.
Fole Lavine, qu'as tu dit?
Ore ses tu d'amor petit;
Peut on dont si canger amor?
Or le tiens tu por cangeor?
Bone amor va tant solement
D'un sol a altre siglement :
Puisque on vielt le tierc atraire,
Illeuc n'a gius amor à faire.
Qui bien velt loialment amer,
Son compagnon ait et son per,
Del tierc apres ne sai je mie.
Plus samble ce marceandise ;
Joer puet on bien as pluisors,
Mais ne sont pas vraies amors
Dont on apele dos ou trois.
Ne tient d'amor preceps ne lois
Qui plus que un en velt amer :
Ne se volt pas amor dobler.
Par foi, je n'amai pas ainsi.
Eneas tieng por mon ami.
Je l'aim, ce ne ferai je mie
Que de m'amor face partie.
Ne li voel par d'amor boisier;
Od lui ni aura parconier.
Qui que m'en doie avenir,

Jà de s'amor ne quier partir.
Je ne sai mie core à cange.
Molt estoie ier d'amors estrange :
Or sai je molt de sa nature;
M'entente i metrai et ma cure.
Or me repent, et or le voel;
Or ne m'est gaire, si m'en doel;
Or sent mon coer, or voel amer;
Or en volroie molt parler,
S'or trovoie qui m'escotast
Et mon consel bien me celast :
J'en saraie maint bon trait dire.
Se il m'a fait coros et ire,
Refera moi bien, à cort terme.
Onques mes iels ne jeta lerme
Qui ne me soit tos mis en liu :
Joie en arai et pris et giu.
Je n'ai eu dolor et mal,
Ne me rande tot par ingal
Le bien empres et la dolcor;
Molt me plaira al' cief del' tor.
Ne sai, lasse ! quant ce sera.
Bataille ont prise ; qui vaincra
Sans chalange me doit avoir;
Mais une rien quit bien savoir :
Se Turnus vaint, ne m'ara mie.
Je voil ancois perdre la vie,
Se Eneas i est ocis,
Que jà Turnus soit mes amis.

Tant entendi la damisele
A desrainier s'amor novele,
Que Eneas s'en retorna :
Va s'ent qu'il ne la regarda.
Dont quida el' de dol morir,
Et fist un molt parfont sospir;
A tere chiet, si s'est pasmée,
Et dist, quant fust sus relevée :
Lasse, dolente ! Que fait il ?
Retorne s'en, par foi, oil.
Et si ne parlera à moi !
De ce ne prent il or conroi.
Je ne quit pas qu'ensi s'en alt.
Fole, caitive, toi que calt ?

Trop m'en calt il, car il m'a morte.
Et il porcoi ? Mon coer emporte :
Il le m'a de mon sain emblé.
Molt folement l'ai dont gardé.
Mes cuers avolc le sien s'en vait :
Hors de m'aissele le m'a trait.
Amis, vous ne retornes mie ;
Molt vous est poi de votre amie.
Ne puis avoir de votre part
Un sol samblant, ne un regart.
Je sui tote mise en vos mains :
Que calt, quant n'en estes chiertains,
Que je vous aim de bon corage ?
Ne m'en os croire à nul message,
Par qui vous fesisse savoir
Que m'amisté poes avoir.
Et nequendent bien troveroie
Par qui mander, mais je crindroie
Moi tenissies por prinsaltiere,
Se vous mandoies amor premiere.
Et quant m'aries sans contredit,
Ce qui sera jusqu'à petit,
Vous quideries qu'en tel atrait,
Come je aroie à vous fait,
Redeusse je faire aillors ;
Noveliere fuisse d'amors.
Amis, ce ne quidiés vous mie :
Se puis de vous estre saisie,
La vostre amor ne cangerai ;
Soies seurs, se je vous ai ;
Ne soies jà de moi jalos,
Ja n'amerai home fors vos.

La meschine ert à la fenestre,
Ne pooit dire tot son estre,
Ne ce quel' sent de son ami.
Quant voit que il s'en vait issi,
Od l'oel le suit tant com el' puet,
Garde soentre, ne se muet,
Desi que nel' puet mais veoir ;
Trestout le jor desi qu'al' soir,
Estut iluec, si esgarda
Le liu par ù il s'en ala :
Molt li sembloit la voie bele.

Tant entendi la damisele
Al' esgarder et al' doel faire
Et al' plorer et al' mal traire;
Ainc ne se velt d'iloc movoir
Desi que nel' pot mais veoir :
Encor adont envis (1) s'en torne.
Por droit nient s'ala colchier :
Car tote nuit l'estut vellier,
Et dejeter et tressaillir,
Descovrir soi et recovrir ;
El' lit se torne d'en travers,
Primes adens, puis à envers,
Et met son cief as pies del' lit.
La nuit ot poi de son delit.
Trait ses caveus, bat sa poitrine ;
Grant dolor maine li mescine.
Asses avoit mal en vellant,
N'avoit noient mieus en dormant.
Quant li tresaloient li oel
Qui sovent erent en remoel,
Dont li ert vis qu'el' le tenoit :
De la joie qu' ele en avoit,
Tornoit soi en cele freor,
Si embracoit son covertor.
Et quant ele se porpansoit
Que n' i ert pas, si se pasmoit.
El' cors li ert li fus qui l'art.
El' se tornoit de l'altre part,
Relevoit soi, si s'aséoit,
Et dont se recolcoit à droit ;
Et apeloit celui de Troie,
Tot soavet, que nus ne l'oie.
Entre ses dens dit belement :
Amors, me maine malement,
Le jor ai mal et la nuit pis.
Amors, ne t'ert gaire de pris
D'ocire une pucele tendre,
Qui ne se puet à toi deffendre.
Tu m'apreis hui grant leçon ;
N'i ot un mot se de mal non.
Car me relis de ta mecine.

(1) Invita.

Repose toi, fole Lavine,
Bien dois ceste leçon fermer :
Trop le sai je bien recorder ;
Entent i dont, si le retien ;
Trop ai de mal, poi sent de bien.
Amors, de ma vie n'as cure :
Trop me maines male aleure.
A ce que m'as cargié grant fais,
Morir m'estuet, se je nel' lais ;
Le sostenir et l'encauchier
M'esmaie molt de[s] l'aprochier.

Molt traist la nuit mal li mescine
Et l'endemain quant li roine
La vit issi descolorée
Sa face et sa color muée,
De son estre li demanda.
Ele li dist que la fievre a.
Bien sot la mere que mentoit,
Altrement ert que ne disoit.
Ele la vit primes trambler,
Et dont enes le pas suer,
Et sospirer, et baailler,
Taindre, noircir, color cangier.
Bien sot qu'amor l'avoit saisie,
Qu'il le tenoit en sa baillie.
Demanda li se ele amot.
Cele li dit qu'onques ne sot
Que est amor, ne que set faire.
La roine ne l'en croit gaire
Queque li die que ele n'aint ;
El' dist : Je conois bien cest plaint,
Et ces sospirs qui si lonc sont,
D'amor vienent, de molt parfont ;
Plaint et sospir, qui d'amor vienent,
Sont molt traitis, pres del' coer tienent.
Fille, tu aimes, ce m'est vis.
— Ainc de tel giu ne m'entremis.
— Tu ses des trais de sa nature.
— Ne sai que c'est ne n'en ai cure,
Qui qu'en soit malades ou sains.
— Tes vis en est pailes et tains :
Amors t'a pointe, bien le voi ;
Sel me coiles, ne sai porcoi.

Tu nel' me dois mie celer,
Ce m'est molt bel, se veus amer :
Turnus t'aime molt a lonc tens.
Je ne t'en sai nient mal gré,
Je le t'ai bien amonesté,
Et bien t'en ai à voie mise.
Bel m'est que je t'en ai souprise.
Or prant conrois que il le sace
Que tu l'aimes. — Jà deu ne place,
Qu'il m'amor ait. — Non ara il?
Comment ne l'aime tu? — Nenil.
— Et jà voel je. — Vous l'amés bien.
— Mais tu l'aimes. — Ne m'en est rien.
— Jà est il biaus et pros et gens.
— Poi m'en toce à mon coer dedens.
— Bien as en lui salve t' amor.
— Je ne l'amerai jà nul jor.
— Et qui as tu dont enamé.
— Vous jà aves tot oublié
Le premeraine question,
A savoir, se je aim u non.
— Cel sai je bien et prové l'ai.
— Cel saves dont que je ne sai.
— Ne ses? — Jà se sai les dolors;
Dont n'a on mal ne mais d'amors?
— Oil asses; mais nequendent,
L'om puet aveir apertement,
A ce que tu es paile et vaine,
Que tu te muers et si es saine.
Tu aimes bien, n' as altre mal;
N'a pas infermeté mortal,
L'on en a paines et dolors,
Mais longement vit on d'amors.
Bien sai que soprise est d'amer.
— Ce m'aves encor à prover.
— N'i estuet altre provement.
On le voit bien apertement.
— Dites le vous por mes dolors?
A-t-on tels angoisses d'amors?
— Oil, et de plus fors assés.
— Ne sai dont vous m'araisonés,
Mais grant mal et grant dolor sent.
— As tu de nul home talent?
— Nenil fors un, d'altre n'ai soing.

Molt me desplait que tant m'est loing.
— Que t'en samble? que t'en est vis?
— Que ensamble fuissons tot dis;
Molt me fait mal quant je nel' voi
Et que il ne parole à moi;
Quant je nel' voi si n'ai dolors,
— Par foi, tu l'aimes par amors.
— Comment, aime l'on dont issi?
— Oil. — Dont sai je bien desi
Que je aim bien, mais ne savoie
Je hui matin que je avoie.
Dame je aim, nel' quier noier,
Vous m'en deves bien conseillier,
Quant or est si mes cuers destrois.
— Si ferai-je, se tu me crois.
Tu me dois bien dire porqui.
— Je n'en os, dame, car je qui[de]
Que vous m'en seussiés mal gré;
Vous le m'aves molt desloé,
Vous m'en aves molt castoié,
Tant m'en suis-je plus aproismié.
— Amors n'a soing de nul casti.
— Se vous nomoie mon ami,
Je criendroie que vous pesast.
— Onques ne quit que bien amast
Qui nul amant velt castoier.
— Je aim, nel' puis or mais noier.
— Dont n'a nom Turnus tes amis?
— Nenil, Dame, je vous plevis.
— Et comment dont? — Il a non : E,
Dont sospira, puis redist : NE,
D'iloc à piece noma : AS,
Tot en tramblant le dist et bas.
La roine se porpensa,
Et les sillebes assembla.
— Tu m'as dit E et NE et AS,
Ces letres sonent Eneas.
— Voir voire, dame, ce est il.
— Si ne t'ara Turnus? — Nenil,
Jà n'en arai lui à signor;
Mais à cestui otroi m'amor.
— Que as tu dit, fole desvée?
Ses tu à qui tu tes donée?
Cil cuivers est d'itel nature

Qu'il n'a gaires de feme cure.
Il prise plus le plain mestier :
Il ne velt pas bische cachier,
Molt par aime car de maslon.
Il proiseroit mieus un garçon
Que toi ne altre à acoler.
A feme ne sot il joer.
....
....
En ce sont Troiens nori.
Molt par as folement coisi.
N'as tu oi comfaitement
Il mena Dido malement?
Onques feme n'ot bien de lui.
Non aras tu si com je qui[de],
D'un traitor, d'un sodomite.
....
....
....
Cis siecles prinderoit tost fin,
Se tot li home qui i sont
Estoient tel par tot le mont.
Jamais feme ne concevroit.
Grant sofraite de gent seroit;
N'on ne feroit jamais enfans;
Falroit li siecles ains set ans.
Fille, molt as le sens perdu,
Qui de tel home a fait ton dru,
Que jà de toi n'en ara cure,
Et qu' issi fait contre nature;
Les homes prant, les fames lait;
La nature al' cople deffait.
Garde nel' me dire jamais:
Ces amistés voel que tu lais
Del' sodomite, del' coart;
Ton corage torne altre part.
Aime celui qui t'amera.
Ce est Turnus que set ans a
Que mis i a tele s'entente :
Garde que il ne s'en repente.
Que t'a forfait? — Moi? nule rien.
— Car l'aime dont et sel' retien.
— Altre ai coisi, je nel' puis faire.
— Si, ne te pues d'amor retraire?

— Nenil, par foi, n'est mie gas.
N'est Cupido frere Eneas,
Li deus d'amor qui m'a conquise,
Vers son frere m'a si esprise?
Quel deffense a encontre amor?
N'i valent pas castel ne tor,
Ne halt palais, ne halt fossé.
So siel n'a cele fermeté
Qui se puisse vers lui tenir,
Ne son assalt longes sofrir..
Parmi set murs trairoit son dart
Et naverroit de l'altre part :
L'on ne se puet de lui garder.
Le Troiens m'estuet amer :
Por lui me tient en grant destroit.
Quidies vous dont que bel me soit,
Et que jel' face de mon gré?
Ce est contre ma volenté.
Amors me tient en sa baillie;
Ne sai comment je contredie
Ce que il velt, que je ne face,
Ne por destroit, ne por manace.
Qui contre aguillon escalcire,
Dos fois se point tostans l'oi dire;
Je ne l'os mie corechier,
Car del' tot sui en son dangier.
Amors, je sui en ta baillie,
En ton demaine m'a saisie :
Amors, des or me claim de toi.
Amors, ne faire tel desroi,
Plus soavet un poi me maine....!
A icest mot perdi l' alaine
Et pasma soi. Sole li lait
La roine, si s'en revait;
En altre cambre on est entrée.
Tote s'a Lavine pasmée :
Ne pot durer n'en repos estre ;
El' s'en rala à la fenestre,
Là ù amors l'avoit saisie.
La tente Eneas a coisie ;
Molt volenters la regarda,
Et cele part ses els torna :
Et ne pooit ses els torner.
Bientost, s' ele i peust voler,

Fust avolc lui al' pavillon.
Ne pooit penser s'a lui non,
Et redisoit al' cief del' tor :
En fol liu ai torné m' amor.
Car te repent, si fai que sage.
Jà n'en quit bien avoir corage.
Fole Lavine, aies mesure ;
N'atorne jà à ce ta cure,
Ne te puisses d'amor partir,
Tres que t'en vauras repentir ;
Qui puet amer en tel maniere
Ne retorne un poi ariere.
Puis que amor m'a si saisie
Et el me tient en sa baillie,
Ne m'en laist mie resortir
Ne à ma volenté partir.
Amors est molt de mal atrait,
Et qui l'aquelt envis le lait.
Trop l'ai sor moi laié monter,
Ne m'en puis mie delivrer ;
Mais bien me devroit alegier
Et l'orgilleus alques plaissier (1)
Por qui je sui en tel destroit.
Amors ne me fait mot de droit,
Quant je me plaing et il (2) s'en rit;
Muir m'en et lui en est petit.
Mais que sai je de son pensé?
Se il nel' m'a si tost mostré,
Il en puet estre altretant,
Com se il en mostrast semblant :
Sages hom est et atendra
Desi que tans et liu aura.
Et je que là ferai dolente?
A mon oes est male l'atente ;
Ne puis mie tant endurer,
Ne mal sofrir, ne doloser,
Ne longement ne voel maltraire.
Comment, que poras tu dont faire
Et jà li voil faire savoir.
Quel message poras avoir?
Je n'i quier nul altre que moi.

---

(1) Ploier, courber.
(2) Eneas.

Iras i tu? Oie, par foi.
A grant vilté t'ert atorné.
Que calt, se j'ai ma volenté?
Molt m'en ert poi que on en die.
Tais, ne di point tel vilenie,
Que jà feme de ton parage
Empraigne à faire tel oltrage,
Qu'un home estrange alt parler
Por soi offrir et presenter.
Atan un pou, jà t'ara il;
Il t'en aroit tostans plus vil,
Et asses mains te priseroit,
Ens en son coer, quant il t'aroit.
Que ferai dont? celerai li?
N'est drois que il le sace ensi.
Et comment dont? Un poi atent;
Li termes ert procainement
Que la bataille en estera,
Et, se il vaint, il te prandra.
Dont vienras tu à tos tens;
Sofre un poi, ce sara grant sens,
Et s'il i est mors u vuenqus,
Et Turnus ert à ce venus
Que il te doie à feme prendre,
S'il pooit savoir et entendre
Que cestui eusses amé,
Tostans t'aroit mais en vilté.
De ce n'ai je nule paor,
Car lui n'arai je jà nul jor;
Se Eneas i est conquis
Et par mesaventure ocis,
Ocirai moi, je n'en sai plus:
Jà Lavine n'ara Turnus.
Por lui ne quier je celer pas
Que mes drus ne soit Eneas;
A lui me tieng, coisi l'en ai,
Jamais d' amer ne li falrai.
Mais je ne sai comment le face,
Del' porcachier com il le sace
Que s'amor m'a à graut destroit.
Car ains que li bataille soit,
Li voil primes faire savoir;
S'en ert plus fiers, al' mien espoir
Molt l'en trovera cil plus dur,

Se de m'amor est asseur:
Molt en prendra grant hardiment,
S'il selt d'amor onques nient.
Por moi se devra molt haitier,
S'il n'est de cel malvais mestier
Dont la roine le blastenge,
Se ce est voir com puet si prenge,
Savoir m'estuet si com je qui[de]
S'il m'amera se je aim lui.
Tot escrirai en un brievet :
Manderai [li] par un foillet
Tot mon estre et tot mon corage.
Asses porcacera message
Par qui li trametrai l'escrit :
Il l'ara bien jusqu'à petit,
Ains demain nuit sora mon estre.

Adont leva de le fenestre
Et a pris enke et parchemin,
Si a escrit tot en latin.
La letre dist qui ert el' brief:
Salus mandoit el' premier cief
A Eneas son chier ami;
Et dist empres qu'el' l'amoit si,
Ne li ert mais de nule rien.
N'ele n'aroit repos ne bien,
S'il ne pensoit prochainement
Qu'il li descovrist son talent,
Et a el' parcemin bien paint,
Que molt par l'angoisse et destraint
L'amors de lui, si qu'ele moert;
Par molt grant dolcor le requiert.
Quant ot escrit ce que voloit,
Le brief a ploié molt estroit :
Commenca soi à porpenser
En qui el' se poroit fier,
Par qui li peust envoier :
Ne s'en savoit pro consillier.
A la fenestre s'an rala,
Mist fors son cief, vers l'ost garda,
Et vit que Eneas venoit
Vers la cité, com il soloit.
Ele fu molt joiose et lie.
Il s'arestut une traitie

Pres de la tor de l'altre part;
Puis le trives, n'i ot regart.
La damisele a le brief pris,
Environ la flece l'a mis,
D'une sajete barbelée :
La letre fu dedans tornée;
Od un fil estroit le lia,
Et un archier en apela :
Amis, fait ele, trai me tost
Une sajete vers cele ost
Qui sont là jus sos ceste tor;
Ici agaitent tote jor;
Je quit que ce sont lor espies.
Se les trives erent falies,
Bien ont veu et esgardé
U il a mains de fermeté
Et ù est pire à deffendre,
Et par iloc nous quident prendre.
Dame, fait-il, trives i a,
Et deffais qui les enfraindra.
N'ont nul regart, ne nous n'avons :
Bien l'ont affié li baron.
El' li a dit : Bien le pues faire,
Je ne te ruis (1) pas als atraire
Por ce qu'en doies nul ferir,
Mais por als faire departir :
Trai devant als, que il la voient;
Ne peut chaloir s'il s'en effroient;
Mais qu'il n'en i ait nul blecié,
Molt averiés mal esploitié.
Li archiers tent son arc d'aubor,
La sajete trait de la tor :
El chai sur l'eur (2) d'un fossé
U cil estoient assamblé;
Pres cai d'als, mais ne fist mal
Ne à home ne à ceval.
Cil se traient un poi en sus,
Entr' als ce doient que Turnus
Avoit les trives trespassées
Que il avoient afiées.
Eneas a dit à sa gent :

(1) De *rover*, comme *truis* de *trover*, etc.
(2) Ora.

Signor, fait il, hastéement,
Voil envoier à la cité ;
Dont nous aviemes seurté
Et aviemes trives par foi
Quant enfraintes les ont sor moi.
Manderai lor que ne tieng mais
Vers neguns d'als trive ne pais.
Et s'il s'en voelent deraisnier
Que il ne l'aient forfait premier
Et desor nous la trive enfraite,
La sajete qui nous fu traite
Soit mostrée, si s' proverons,
S'il le nient de traison :
Bien proverons que il ont tort.
Altre un de nous si le m'aport.
Un d'als corut, et si l'a prise,
A Eneas l'a el' puing mise :
Coisist le brief, sel' deslia ;
La damisele l'esgarda.
Eneas regarda l'escrit,
Bien a veü que li bries dit,
Et la letre voit et entend
Que Lavine l'amoit forment,
Et que segurs fust de s'amor,
Car jà n'aroit altre signor.
Tot a veu quanque manda,
Molt s'en fist lié, bien le cela ;
Ne velt que sa gent le seust,
Ne que nus d'als s'aperceust.
Devers la tor s'en retorna ;
Lavine vit, si l'esgarda,
Baisa son doit, si li tendi,
Et Eneas bien l'entendi
Que un baisier li envooit,
Ne mais savoir pas ne pooit
De quel savor ert li baisies ;
Il le seust molt volentiers ;
Tels e. l'en evoia le jor
De là ù ele ert en la tor :
Onques ne sot que il savoient (1)
Ne jusqu'à lui ne parvenoient.

(1) Quid saperent.

Il l'esgarda molt dolcement;
S'il ne s'entornast por sa gent,
Ni regardoit pas de droit oel.
Cele li tornoit à orgoel
Et qu'il ne la daignast amer.
Quant il la voloit regarder,
Si commençoit de l'altre part
Et puis conduisoit son regart
Desi qu'en endroit il venoit,
En itel point ses iels tenoit,
Tant com pooit, li aficoit,
En trespassant la regardoit.
Maint samblant se fisrent d'amor :
Quant vint à la vesprer del' jor,
Si s'en repaira Eneas,
Vers l'ost s'en ala tot le pas;
La cité regardoit sovent
Et dont redisoit à sa gent
Que molt par estoit li tors bele.
Plus le disoit por la pucele
Qu'il ne faisoit por la maisiere.
Al' pavillon revint ariere;
Il descendi devant sa tente :
Ses corages ert à Laurente.
Amors por la fille le roi
L'ot molt tost mis en fort effroi :
Onques ne li tint de mangier;
De haut vespre s'ala colchier.
Molt li delitoit à penser,
Et son corage à recorder,
Com la pucele l'esgardoit
Qui les baisiers li envooit :
Tot ot noté en son corage
Et son samblant et son visage.
Al' coer l'en tocoit grant dolor.
Cupido, qui ert deus d'amor
Et ses frere carnals estoit,
En sa baillie le tenoit :
Ainc nel' laissa la nuit dormir,
Ainc le fist faire maint sospir.
Il se dejete et estent,
Torne et retorne molt sovent.
Onques la nuit n'en ot somel :
Amors l'ot mis en grant trepel,

Amors le faisoit trespenser,
Amors le faisoit tressuer,
Et refroidir et tressalir,
Et sospirer et espasmir.
Amors l'argua et commuet ;
Tressalt, que reposer ne puet :
En son saant se r' est assis,
Molt estoit mornes et pensis,
Et redisoit en son corage :
Amors me fait molt grant oltrage
Qui me maine en tel maniere :
N'a so siel si vil cambriere
Que il menast plus à desroi
Ne plus vilment que il fait moi.
Si sui ses freres et il miens ;
De lui me deust venir biens ;
Tot mal me fait et tot me mate,
Voirs est que primes je l'achate.
Amors je n'ai vers toi rados (1) ;
Tu ne me lais avoir repos :
Nus hom estranges par ma foi
N'eust noals que j'ai vers toi.
Tu m'as de ton dart d'or navré.
Mal m'a li bries empuisoné
Qu'entor la sajete trovai.
Por fol me ting, quant le baillai :
Jà me devoie je clamer
Et cels de la de ce reter (2),
Por la sajete qui fu traite,
Que il avoient la trive enfraite.
Tais, Eneas, or as tu tort.
Comment? Je sui navré à mort ;
Comment tairai? Com puet remaindre,
Qui batus est, qui ne s'ost plaindre?
Li sajete qui traite fu
M'a laidement el' cuer feru.
Tu mens, molt cai lonc de toi.
Ele aporta ma mort od soi ;
Angoissosement me navra.
Ne ses que dis, ne te tocha.
Non voir, cols ne plaie ni pert ;

(1) Abri, refuge.
(2) Reos facere.

Mais li brieves qui entor ert
M'a molt navré entor le cors,
Et li quirs est tos sains defors.
Li bries comment? Jà me mostra
Ce que Lavine me manda.
Dont n'es tu altrement navrés
Se del' brief non qui t'a mostrés
Que Lavine te velt amer?
Je non. Ne t'en dois pas clamer;
Qui te feroit droit d'un brievet?
Lai ce ester, si t'entremet,
Et si panse de la bataille;
Ne sai que ceste amor te vaille :
Car se tu vains, tu pues savoir
Que Lavine t'estuet avoir;
Si vencus es, si l'as perdue,
Si en fera altres sa drue.
Ce est tot voir, mais nequendent,
Molt m'a doné grant hardiment :
Ne quit c'uns cors de chevalier
Vers moi la puisse repairier.
Molt par li doi savoir bon gré
Qu'el' m'a amors primes mandé,
Et molt m'en metrai à grant fais
Ains que la perde ne quel' lais.
Mais nequendent fem est molt sage (1)
D'engigner mal en son corage :
Il puet bien estre que Turnus
A de s'amor altant u plus,
Et qu'ele est asseur de lui.
Parler en pueent ensemble andui;
S'amor li a puet estre offert,
Si com à moi, tot en apert.
Or ces eures nous fait entendre
Alquel que ele vigne à prendre
Que ele l'a ancois amé;
Del' quel qui l'ait velt avoir gré.
Feme est de molt male voisdie (2).
Or ai pensée felonie.
El' m'a mandé tot son talent
Par son escrit privéement,

(1) Qui sait, habile à.
(2) De *vitium*, par l'Italien *vezzo*? V. Diez, Wörterbuch d. R. S., p. 370.

Et mostrée m'a la dolor,
Le mal qu'ele trait por amor.
Je quit se ele ne sentist
Tels angoisses, ja nel' desist :
Ne puet parler d'amor nient
Ne dire rien, qui ne s'en sent.
Bien ai el' brief aperceu
Qui par engin trami me fu
Que molt s'en delt et molt s'en plaint.
Je ne quit mie qu'ele n'aint.....
Si fait par foi, mais ne sai qui.
Puet s'estre qu'ele aime celui
Qu'ele puet veir cascuns jor,
Et ce qu'el' sent por soie amor
Me fait entendre que est por moi.
Ferait le jà ne sai porcoi :
Ne quit nient, s'el' ne m'amast,
Que ele ensi me mandast.
Bien poi savoir, des l'altre jor,
Que primes fui desos la tor,
A ce que tant me regardoit
Poi je savoir qu'ele m'amoit.
Desi dont m'en aperceusse,
Se je d'amer vilains ne fusse :
Ne savoie que ce estoit ;
Ainc ne fui mais à tel destroit.
Se je eusse tel corage
Vers la roine de Cartage,
Qui tant m'ama qu'el' s'en ocist,
Jà mes cors del' sien ne partist.
Ne la guerpissé à mon vivant,
Se je seusse d'amor tant
Com ai des ier matin apris.
Molt m'en est plus biaus cis païs,
Et molt me plaist ceste contrée.
Molt par fis ier bone jornée
Quant m'arestai desos la tor,
Et je recoilli ceste amor ;
Molt en sui plus et fort et fiers
Et plus combatrai volenters
Quant de s'amor m'a fait le don :
Molt me metrai à abandon
U de ma mort u de ma vie ;
Hardiment m'a doné m'amie.

Se Turnus le velt desrainier,
Molt le quit griement chalangier;
Molt li quit randre fier estor.
Quatre mains m'a doné amor.
Amors molt fait home hardi,
Amors molt l'a tost enapris;
Amors, molt es de grant effors,
Amors, molt es roides et fors,
Amors, molt done vasselage,
Amors, molt fais croistre barnage,
Amors, tu m'as molt tost conquis;
En poi d'eure m'as si sorpris
Que je ne puis repos avoir.
Comment le porra el' savoir,
Que je li ai tot otrié
Ma druerie et m'amistié?
Manderai lui? Tais, fols; ne faire;
Ne la dois pas sor toi atraire,
Ne faire tel samblant d'amor
Dont te repentes alcuns jor.
Je ne m'en quit jà repentir.
Ne faire; on s'en doit molt covrer,
Ne doit pas l'om son coer mostrer
A feme que il doit amer.
Un poi se face de li fier,
Que de l'amor ait le dangier.
Car, se li fame le savoit
Qu'el' fust desus, il s'en plaindroit.
L'on doit feme faire doter,
Ne se doit on pas tost mostrer
Com l'om est por li grevés;
De tant aime de plus assés.
Ce est tot voir; mais nequendent,
S'ele ne set de mon talent
Et que je l'aim de tel maniere,
Je criem qu'ele resort ariere;
Se je s'amor pert par mon tort,
Bien aroie deservi mort.
Dolce amie, bele faiture,
Vostre amor m'a mis à mesure;
Por vos me plaing, por vos me doel,
Ier m'esgardastes de tel oel
Que tos li coers m'en tresperca.

Dont l'en sovint, si se pasma
Et recai el' lit ariere.
Tote nuit fu en tel maniere
Qu'il n'en ot ne bien ne repos,
Ne por dormir n'en ot l'oel clos.
Tote la nuit fu en dolors;
Ne li amenda prou li jors.
S'il ot eu le nuit traval,
Et le jor ot asses noal.
Ainc ne pot monter al' ceval;
A sa gent dit que il a mal.
Environ lui plorerent tuit;
En l'ost n'en ot point [de] deduit,
Ne il n'i ot ris ne joé;
Molt en furent tot effréé:
Pres est li jor de la bataille,
Et criement que en liu ne faille,
Et que il ne se puisse aidier
Quant il en ara le mestier.

Lavine fu sus en la tor
Bien matinet; com vint al' jor,
S'en vint à la fenestre ester;
Vers l'ost commenca à garder,
Savoir s'ele verroit son dru,
Molt longement a atendu,
S'il la venroit jà regarder,
Là ù se soloit arester.
Quant ele voit qu'il n'i repaire,
Molt a grant dol, ne set que faire,
Crient que s'amor ait refusé.
Ce est, fait ele, vérité
Que ma mere m'a de lui dit,
De feme li est molt petit.
Il velt le delit de garcon,
N'aimes se masles putains non;
Se un garcon a avolc soi,
Asses li est petit de moi.
Il est molt longement en ruit,
As garcons maine son deduit.
Boer sera or li fem née,
Qui a tel gent ert mariée:
Molt aroit de lui bel confort,
Et bel amor et bel deport;

Il l'espargneroit longement;
Ne l'en prandroit gaire talent.
Bien voi que de feme n'a soing,
Il n'a de tel deduit besoing.
Ainc puis qu'il sot que voil amer,
Ne daigna ceste part garder;
Puis qu'il me vit à la fenestre,
Que li oi fait savoir mon estre,
N'i esteut il à nul foer (1):
De moi veir ot mal al' coer.
Molt me proisast mieus Eneas
Se je eusse fendus dras
Et s'eusse braies cauciés,
A lasnieres bien ataciés.
Il a asses garcons od soi,
Le pior aime mieus de moi.
Maldite soit hui tels nature
D'ome, qui de fame n'a cure;
Il est de ce tos costumiers,
Molt en est malvais li mestiers,
Et molt par a fol essient
Qui fame lais et home prent.
Je l'amaisse, se bon li fust,
Molt me fust bel, se lui pleust;
Quant lui ne plaist, je me lairai,
Et sel' puis faire sel' hairai,
Se de mon cuer haïr le puis.
Molt a envis l'amerai puis;
Car sovent aime on tel rien
Dont il poise al' cuer molt bien;
Et se il amer me volsist,
Il esgarda, si consentist,
Et otriast que je l'amasse;
Ne velt sofrir, caitive lasse?
Ne od m'amor ne velt partir,
Ne que je l'aim ne puet sofrir;
Tant fui je, lasse, plus dolente.
Je n'i metrai jamais m'entente;
Un tant comme je quiderai
Que il aint moi, tant l'amerai.

La damoisele, por s'amor,

(1) En aucune manière.

Demena grant dol tote jor.
Ne savoit pas que il faisoit,
Com il en ert palis et tains,
Et si mues et si atains :
Ne pooit boire ne mangier.
Mais por sa gent alques haitier,
Soentre none se leva ;
Sor un ceval liart (1) monta.
Molt de sa gent mena od soi ;
Si est ales en sel tornoi.
Vers la cité cevalca droit ;
Là s'arestut ù il soloit,
Droitement par desos la tor,
Iloc ù il recut l'amor.

La pucele le vit venir,
Commenca soi à repentir
De ce qu'el l'avoit blastengié
Et dist : Molt a[i] mal esploitié ;
Trop ai parlé comme desvée ;
Je quit qu'amor m'a encusée
De ce que tant en ai mesdit ;
Or m'en repent, trop l'ai sordit.
Biaus dols amis, tenes mon gage,
Molt par vous ai dit grant oltrage ;
Ferai vos droit tot à plaisir.
Bien me devroie repentir
Que tel blame vos ai mis sore ;
Or m'est avis que trop demore
Que il de moi ne prant son droit.
Biaus dols amis, se vos plaisoit,
Nus pies iroie à votre tref,
Molt me seroit bon et soef ;
N'en trairoie mal ne dolor.
Je m'esparlai par grant folor ;
Blamé vos ai à molt grant tort ;
Amis bien ai deservi mort.
Se il vous plaist, n'est pros ma vie,
Et s'il vous plaist, si sui garie.

Dont li refist un dolc regart ;
Eneas garde cele part

(1) Gris pommelé.

Et aperceust que l'esgardot,
Et sospira, que plus n'i pot.
Tot si baron qui l'ont veu,
Se sont molt tost aperceu ;
Entr' als le dient li pluisor :
Tele garde a en cele tor,
Se ses consals en ert creus,
Tost nos aroient receus ;
Se tot li altre l'en creoient,
Molt hastéement se rendroient.
Sire, font il à lor signor,
Vées, molt est bele li tor ;
Mais il a un piler là sus
Qui alques pent vers nous cà jus.
Vées com li maisiere est plaine,
Li pilers drois et l'œvre saine ;
Molt est bele cele fenestre,
Les cel piler, decà sor destre :
Mais iloc estoit un archiers
Qui molt trairoit cà volenters.
Sire, car vous traies en sus
Que il ne traie à vous cà jus.
Un poi s'en sorrist Eneas
Qui entendit molt bien lor gas ;
Et nequendent, si s'en gardoit,
Que, voiant als, l'oel n'i tornoit;
Mais el' trespas li refaisoit
Alcun samblant, quant il veoit
Que il n'entendoient pas à lui :
Un tant pooient faire andui
D'als esgarder, de samblant faire.
Quant il se remist al' repaire,
Si commenca à sospirer
Et la damisele à trambler ;
Molt lor fu gries li departie.
Cil regardast sovent sa mie,
Et el' tendoit sa main vers lui.
Il traisent male nuit andui :
L'uns ne peut pas l'altre oblier.
N'en porent lor coers saoler
Que l'un de l'altre ne pensast.
N'i avoit cel qui rien dotast,
Ne il de li, n'ele de lui,
Qu'il ne s'entramaissent andui.

La trève était expirée : les Latins sortent de la ville pour assister au combat de Turnus et d'Eneas; le vieux roi s'avance à leur tête, portant

> .....les ydles que il créoient
> Desore qui jurer devoient.

Quant à Lavine, elle assiste du haut d'une tour à ces préparatifs et regrette de n'avoir point envoyé à son ami une de ses *mances*, ou sa *guimple;*

> Il en ferist molt mieus de lance,
> Et molt en trencast mieus s'espée.

Les préliminaires et les conditions du traité sont à peu près les mêmes que dans Virgile; mais ce n'est point la nymphe Juturne qui en empêche la conclusion et rallume la guerre, c'est tout simplement un chevalier de la cité qui fait honte à ses compagnons de laisser ainsi Turnus se dévouer pour eux tous, et engage de nouveau la lutte en tuant un Troyen. La mêlée devient générale, et le roi Latins, portant ses dieux entre ses bras, prend la fuite.

> En tost fuir mieus se fioit
> Qu'en tos les dieus que il portoit.

Eneas, sans armes, se jette entre les combattants et crie à ses soldats de cesser cette lutte impie; mais il est blessé au bras. Ascanius et ses barons l'emportent dans sa tente, et appellent Yapis, « un bon mire qui estoit en l'ost. » Celui-ci ne put d'abord retirer de la blessure le fer de la flèche : il résistait aux tenailles et aux ferrements,

> Et Eneas crioit forment.

Yapis eut alors recours au *dytan*, et, lorsqu'il l'eut détrempé et fait boire au blessé, « la sagete s'envola et la plaie fut guérie. »

> Li dytan est de grant vertus;
> Et li kievreus a tel nature,
> Quant navrés est, tot à droiture,
> Cort al' dytan, à sa mecine,
> Soit de foelle, soit de racine :
> Tres qu'il en a le col passé,
> Il a le mal tot oblié;

Et se li fers li est el' cors,
Par ce l'en estuet aler fors.

Cependant Turnus s'était empressé de mettre à profit l'absence de son rival. Dès qu'il l'avait vu disparaître du champ de bataille, il s'était élancé sur son cheval, et, détordant son enseigne, il s'était mis à faire des Troyens un grand carnage. Neptanabus (un personnage inconnu à Virgile) avait osé le défier, mais il avait payé de sa vie son audacieuse provocation. Le retour d'Eneas mit seul un terme aux exploits du chef des Rutules. Les Troyens reprennent le dessus, et Turnus évite son redoutable adversaire, car « il ne veut encore mourir. » Il fuit donc jusqu'à ce qu'il voie les murs de Laurente menacés par les vainqueurs, qui déjà lancent dans la ville des torches incendiaires. A ce spectacle, il est saisi de honte, et, rassemblant ses barons, il leur déclare qu'il va combattre Eneas. *Mieus voil,* s'écrie-t-il,

Mieus voil en bataille morir
Que vis ne recreans fuir.

Il court donc vers la ville et va s'offrir à son rival : aussitôt la mêlée cesse, et les troupes des deux nations se rangent de chaque côté, laissant entre elles une grande place.

Le combat de Turnus et d'Eneas se passe d'abord comme tous les duels chevaleresques : les deux adversaires s'assaillent à coups de lances et se démontent mutuellement ; puis ils tirent leurs épées et continuent la lutte à pied. Le glaive de Turnus se brise ; il fuit, poursuivi par Eneas. Une pierre énorme s'offre à sa vue, il la saisit et la lance contre son ennemi ; mais celui-ci n'est pas atteint, et, de sa lance qu'il avait ramassée, il perce la cuisse du Rutule. L'infortuné, renversé sur le sol, demande merci, et, en signe de sa défaite, présente son casque au vainqueur. C'est alors qu'Eneas voit briller l'anneau de Pallas au doigt du suppliant, et cette vue lui rend toute sa colère. Je t'aurais fait grâce de la vie, lui dit-il,

Mais par cest anel me remembre
De Pallas que tu oceis ;
El' coer m'en as molt grant dol mis.
Ne t'ocira mie Eneas,
Ains vengera de toi Pallas.

A icest mot, passa avant;
Si l'a feru tot maintenant
Od le brant que Vulcans forga,
En prist le cief, Pallas venga.

L'*Énéide* était finie, mais le trouvère continue :

Mors est Turnus, tot ont veu
Que Eneas avoit venqu :
Dont i ot noise mervillose;
Li gent de Troie fu joiose
Et cil dolant de l'altre part;
Et nonporquant si lor fu tart,
Puis qu'ensi lor est avenu
Qu'Eneas aient receu.
A lui s'en vont li baron rendre.
Li rois li fist en sel camp rendre
De ses barons les feeltés,
Et rendre li les fermetés.
Grant presse ot entor lui le jor,
Tot le recurent à signor.
Il n'ala dont pas à Laurente,
Ains en retorna à sa tente;
Li rois Latins le convoia.
Al' departir, jor li noma
Que il esposera Lavine;
Si sera roi ele roine.
De ce fu li termes assis,
Par lor esgart dusqu'à viij. dis.

Lavine a oi et veu
Que Eneas avoit venqu
Et voloit retorner ariere;
Quide que gaire ne l'ait chiere,
Quant il ne va à li parler.
Dol a grant. El' l'en voit aler
Et plore, et plaint, et gient, et dit :
Molt par li est de moi petit.
De fol plait me sui entremise;
N'a soing de moi en nule guise.
Or ara, par le nom de moi,
La terre et le regne le roi,
Et se il a tote l'onor
Asses li est poi de m'amor.

Il est tenans de m'ireté (1);
Asses m'en menra plus fierté;
Tornera moi en val desos,
Il en ara les castiaus tos.
Je ne m'arai de çoi aidier.
Si me demenra grant dangier,
Et s'il m'aime ne poi ne grant,
Tostans me fera il samblant
De grant orguel et de fierté;
Asses m'ara tost reprové
Que de s'amor fui prinsaltière,
Et m'en tenra por noveliere.
Il en vaincra al' cief del' tor.
Fole Lavine, ne t'anuit,
S'il vainc le jor et tu la nuit.
Ne m'anuit, lasse..... si fait voir,
Le dangier en deusse avoir.
Mais ce m'est tart à recovrer;
Car ne daigna cà regarder
Quant il se parti de l'estor.
Bien me deust al' cief del' tor
Resgarder quant il ot venqu.
Bien quide avoir escombatu
Ceste contrée et tot; sans moi
Quide il qu'on l'en face roi?
Ne prise gaires mon calenge :
Je ne croi jà que il me prenge.
Ains en serai desiretée;
En mal liu ai m'amor donée.
Se il me veut boisier d'amer
Et si enfin desireter,
Poi pris ma vie qui tant dure,
Ne n'arai mais de vivre cure (2).

La pucele forment ploroit,
Qui de son dru se dementoit,
Que il ne la daignast amer.
Mais n'en peust nient doter

---

(1) Ce vers et les huit suivants manquent dans A se trouvent dans B et dans C.

(2) C donne ici une douzaine de vers de plus, et B une trentaine. Nous n'avons pas jugé utile de les transcrire, les plaintes de Lavinie étant déjà bien assez longues dans le manuscrit que nous avons suivi (A).

S'ele seus chertainement
Com il la regretoit forment,
Com il estoit le jor destrois.
Il n'en avoit bien nule fois;
Et la nuit velloit et ert en plors,
Et apeloit le deu d'amors,
Et prioit lui molt dolcement
Qu'il nel' menast si aigrement:
Dejetoit soi si se plaignoit.

Eneas regrettait de n'être point allé voir s'amie après la défaite de son rival ; il se reprochait surtout d'avoir accepté un terme si long et de n'avoir pas hâté davantage le jour de son mariage. Ces regrets et ces reproches occupent plus de 160 vers.

Quant vint al' terme qui mis fu,
Qu'à grant paine orent atendu,
Li rois ot ses amis somons,
Et a mandé tos ses barons :
Contre Eneas est fors issus.
A grant paine fu receus ;
En Laurente l'en a amené,
Voiant als tos, l'a ireté
De son roiame et de s'onor ;
Tot li a otrié le jor
Quant sa fille fu esposée.
Molt grant liece i ot menée,
Molt i sonerent estrumens,
Molt i ot esbanoiemens.
Eneas est à roi levés,
A grant joie fu coronés ;
Rois fu et ele roine,
Quant coronée fu Lavine.
Onques Paris n'ot plus grant joie
Quant tint Helaine dedens Troie
Qu'Eneas ot quant tint s'amie
En Laurente. Ne quidies mie
Onques deust avoir un hon,
En tot le mont, tant de son bon ;
Et Lavine requidoit bien
Que nule feme n'eust bien
Fors li. Nus hom ne peust dire
Que nule cose en fust à dire,
Que il n'ot tot acompli

Quant li rois l'ot de li saisi,
Et li de lui, molt se fist lié;
Li feste fu molt essaucié;
Les noces durerent un mois.
De sa tere garda li rois
Del mieus une grande partie,
Là où Eneas l'a saisie;
En son vivant li otria
Sa tere, tot li dona
Qu'il sire soit empres sa mort,
Sans ce que nus l'en face tort.
Eneas ot le mieus d'Itaire (1);
Une cité commence à faire;
Bons murs i fist et fort donjon;
Aube mist à sa cité non:
Molt par fu rice, molt fu grans.
Ses empires dura molt ans.
Longes l'a Eneas tenue:
Puis est en sa main revenue
Tote la tere al' roi Latin.
Et quant il rala à sa fin,
Aschanius regna apres,
Et puis fu si com Ancisses
A Eneas l'ot aconté
Et en infer bien demostré
De cels qui empres lui venroient;
Si com il dist que il naistroient,
L'uns avant l'altre si sont né
Com à son fils l'ot demostré.
Molt furent tot de grant pooir,
Et descendirent d'oir en oir
Desi que nes en fu Remus
De cel lignage, et Romelus:
Frere furent et molt fort home.
Cil firent la cité de Rome
Et Romolus li emposa
Son nom, quant primes le fonda.
Rome fu grans et bien enclose,
A mervelle fu puis gran cose;
Trestot le mont ot en baillie.
Li oir en orent signorie

(1) Dans B. *Italle*.

Qui d'Eneas descendu sont,
Signor furent par tot le mont.
Li contes faut, n'en dirai mes,
Eneas ot et tot en pais
En se me[n] duscà la fin
Tote la tere au roi Latin.
Chi fine d'Eneas.

Les quatre derniers vers que nous venons de transcrire manquent dans A; c'est B qui nous les fournit. Dans C, le roman se termine de la manière suivante :

L'istoire faut; il n'i a plus
Que à metre fuce en memoire.
Or nous doinst dieus du ciel la gloire
Du cerubim et serafin;
Ci est li romans à sa fin.
Explicit.

Ce dernier manuscrit s'arrête à la prise de possession par Eneas de la terre au roi Latin; il supprime donc tout ce qui a rapport aux successeurs immédiats d'Énée, à la fondation et à la grandeur de Rome. En revanche, il contient un épisode qui ne se trouve dans aucun autre manuscrit. Pendant les huit jours qui devaient s'écouler entre la mort de Turnus et le mariage de son rival, Eneas envoie à Lavine un anneau, gage de son amour; et celle-ci, à son tour, fait porter à son dru un saphir et un diamant, non sans lui expliquer la signification symbolique de ces précieuses pierres.

Notre roman est à peu près aussi long que l'*Énéide* : elle a 9,891 vers et l'*Eneas* en renferme environ 10,400 (de huit syllabes, il est vrai). A l'inspection de ces chiffres, on pourrait donc s'attendre à trouver dans le poëme français une traduction assez complète de l'épopée latine. Mais quand on sait que les hors-d'œuvre ajoutés à la *fable* virgilienne par le trouvère occupent plus de la moitié de son roman (les amours d'Eneas et de Lavine, joints au jugement de Pâris, à la description des tombeaux de Camille et de Pallas et à l'épilogue final, donnent déjà un total de 4,500 vers), on devine quelles mutilations l'imitateur a dû faire subir à son admirable modèle. Il a retran-

ché tout ce qui n'aurait pas été compris ou goûté de ses contemporains : l'épisode de Laocoon et celui d'Achéménide, la description des jeux en l'honneur d'Anchise, les délibérations des dieux dans l'Olympe ; il ne nomme pas Jupiter, il supprime le personnage de Juturne, il rend le plus rare possible l'intervention de Vénus et de Junon, enfin il fait tous ses efforts pour se passer d'un merveilleux entaché de paganisme. On a pu voir précédemment comment il se tire des difficultés que lui créaient ses pieux scrupules ou plutôt l'ignorance de son public, et notre rapide analyse suffit pour montrer combien l'*Eneas* diffère de l'*Énéide* pour la composition et la conduite du poëme. Il resterait maintenant à faire une curieuse étude : ce serait de considérer dans notre trouvère non plus le libre imitateur, mais tout simplement le traducteur de Virgile, de comparer la copie à l'original, non plus quand elle s'en écarte, mais quand elle s'en rapproche, de mettre en regard du texte latin les passages français qui les interprètent le plus exactement, d'examiner, par exemple, jusqu'à quel point le magnifique « *intentant omnia mortem* » qui achève le tableau de la tempête est fidèlement rendu par ce vers :

Et ciels et mers lor promet mors ;

et le célèbre « *forsan et hæc olim meminisse juvabit,* » par ce distique :

Cà avant vous delitera
Quant il vous en rememberra.

On verrait combien la langue de cette époque, quel que fût d'ailleurs le talent de l'écrivain, était peu capable de reproduire la majestueuse poésie du siècle d'Auguste. Elle s'était assouplie en chantant les hauts faits du roi Artus, elle avait acquis de l'aisance, de la grâce même, mais elle avait perdu la mâle énergie des temps carlovingiens, et elle n'avait pas encore l'élégante noblesse que devait bientôt lui donner la renaissance. Et le vers lui-même, ce vers sautillant de huit syllabes, si bien fait pour conter les mésaventures du fameux sénéchal, ne contraste-t-il pas étrangement avec l'ampleur de l'hexamètre virgilien ? Mieux eût valu assurément le raboteux alexandrin de Lambert le Cort ou le rude vers décasyllabique de la *Chanson de Roland*.

Le roman d'*Eneas* soulève, comme tant d'autres productions

anonymes de notre ancienne littérature, deux questions qu'il n'entre pas dans notre plan de traiter ici, mais qui sont trop importantes pour que nous puissions terminer ce travail sans les avoir au moins posées.

Quel est l'auteur de ce poëme? On l'attribue généralement à Benoît de Sainte-More, mais sans preuves suffisantes; et, après les recherches que nous avons faites, nous sommes encore réduits à douter que cette hypothèse puisse être jamais ni victorieusement réfutée ni confirmée pleinement.

Quelle est la date de sa composition? Cette question est plus facile à résoudre que la première. La langue et la versification de l'*Eneas* ne permettent guère de le faire remonter au delà du second tiers du XIIe siècle, et dès 1155 il était déjà connu en Allemagne, où Henri de Veldeke commençait à le traduire. Nous pourrons donc, grâce à la savante notice de M. Ettmüller sur le poëte allemand, déterminer, à très-peu d'années près, l'époque précise où notre téméraire compatriote essayait d'imiter Virgile.

A. P.

Mai 1856.



